Le martyre de saint Georges sur la roue

Le sceau médiéval de Molsheim mis en perspective

The torture on the wheel of St George: the medieval seal of Molsheim placed in perspective

Das Martyrium des Heiligen Georg auf dem Rad: Darstellung des mittelalterlichen Siegels der Stadt Molsheim

Thomas Brunner

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/3526>

DOI : 10.4000/alsace.3526

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 367-420

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Thomas Brunner, « Le martyre de saint Georges sur la roue », *Revue d'Alsace* [En ligne], 144 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 15 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/3526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.3526>

Le martyr de saint Georges sur la roue :

le sceau médiéval de Molsheim mis en perspective*

Thomas Brunner

367

« Sigillographie... Vous ne connaissez pas ? C'est la science qui s'occupe de l'étude des sceaux... » C'est en ces termes que le P^r Halambique présentait en 1939 au plus célèbre des reporters belges cette discipline relevant de ce qu'on appelle traditionnellement les « sciences auxiliaires de l'histoire » – même si l'expression plus valorisante de « sciences de l'érudition » tend aujourd'hui à la remplacer. De fait, si le personnage d'Hergé a assuré une assez large diffusion du terme auprès du grand public (au point de quasiment occulter son synonyme « sphragistique »), le vieux savant n'en donnait pas moins l'image d'un savoir, certes érudit, mais quelque peu poussiéreux et futile. Or à l'instar des autres sciences de l'érudition, la sigillographie bénéficie depuis quelques décennies d'un regain d'intérêt dans la recherche universitaire francophone¹. Dans les pays germaniques, où les *historischen Hilfswissenschaften* ont longtemps été à

* Tous mes remerciements pour leurs aide ou suggestions à Peter Andersen, Grégory Oswald, Olivier Richard, Damien Schitter, Jean-Jacques Schwien ainsi qu'aux membres du comité de lecture de la revue, sachant que les imperfections de ce travail me sont entièrement imputables. Les principales conclusions de cette étude ont été présentées dans Thomas BRUNNER, « Les sceaux de la ville de Molsheim au Moyen Âge. Typologie, origine et interprétation », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Molsheim et environs (ASHAME)*, 2017, p. 29-44.

1. Éléments de bilan des recherches récentes dans Phillipp R. SCHOFIELD, éd., *Seals and their Context in the Middle Ages*, Oxford, 2015 et Marc LIBERT et Jean-François NIEUS, éd., *Le sceau dans les Pays-Bas méridionaux, XI^e-XVI^e siècles : entre contrainte sociale et affirmation de soi. Actes du colloque de Bruxelles et Namur, 27-28 novembre 2014*, Bruxelles, 2017.

l'honneur, les études sigillographiques ont peut-être été moins délaissées qu'en France entre la Grande Guerre et les années 1970-1980², mais elles ont pu pâtir d'une plus grande dispersion, faute de disposer de l'équivalent des collections de respectivement 80 000 et 38 000 moulages de sceaux des Archives nationales à Paris et des Archives Générales du Royaume de Belgique à Bruxelles. Le renouveau actuel est en partie dû aux nouveaux instruments de recherche offerts par l'informatique : les bases de données en ligne permettent déjà la comparaison de milliers d'empreintes sigillaires depuis son ordinateur³. Un questionnaire renouvelé a également vu le jour. Ainsi, si dès le XIX^e siècle l'intérêt iconographique présenté par les sceaux avait retenu l'attention des archivistes, les historiens de l'art y trouvent désormais également une source de premier plan⁴. Dans un autre registre, les travaux de Brigitte Bedos-Rezak ont inauguré depuis la fin des années 1980 une réflexion sur la valeur identitaire de ces instruments juridiques pour les communautés urbaines⁵. Enfin, l'attention portée actuellement aux pratiques de l'écrit en milieu urbain a également replacé le sceau au cœur des préoccupations

2. Preuve de ce dynamisme, la parution récurrente de manuels dont les plus récents sont : Andrea STIEDORF, *Siegelkunde - Basiswissen*, Hannover, 2004, Gabriela SIGNORI, dir., *Das Siegel. Gebrauch und Bedeutung*, Darmstadt, 2007 ou Toni DIEDERICH, *Siegelkunde. Beiträge zu ihrer Vertiefung und Weiterführung*, Köln, 2012. Du côté français, s'il y a généralement un chapitre consacré à la discipline dans les manuels concernant les sciences auxiliaires, il faut remonter au petit fascicule de la typologie des sources du Moyen Âge occidental (Michel PASTOUREAU, *Les sceaux*, Turnhout, 1981), précédé de Joseph ROMAN, *Manuel de sigillographie*, Paris, 1912, pour trouver un ouvrage spécifique sur le sujet, même si on notera l'essai de Martine FABRE, *Sceau médiéval. Analyse d'une pratique culturelle*, Paris, 2001, ainsi que le volume d'études du Belge René LAURENT, *Sigillographie*, Bruxelles, 1985.

3. Pour les sceaux conservés en France, voir <http://www.sigilla.org/> (cf. Laurent HABLOT, « Le programme « SIGILLA », base de donnée nationale des sceaux des archives françaises », in M. LIBERT et J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 1), p. 111-122). Les sites et projets évoluant en permanence, on renverra à la page « Sigillographie » du site www.menestrel.fr. — Pour l'Allemagne, on trouvera des sceaux au bas des 16 000 actes édités dans le *Lichtbildarchiv älterer Originalurkunden* de l'Université de Marbourg (<http://lba.hist.uni-marburg.de>) et dans les centaines de milliers de documents de la base *Monasterium.net* (<http://monasterium.net/mom/home>).

4. Cf. Marc GIL et Jean-Luc CHASSEL, éd., *Pourquoi les sceaux ? La sigillographie, nouvel enjeu de l'histoire de l'Art (Actes du colloque de Lille, 23-25 octobre 2008)*, Villeneuve-d'Ascq, 2011.

5. En dernier lieu : Brigitte M. BEDOS-REZAK, *When ego was imago: signs of identity in the Middle Ages*, Leyde/Boston, 2011. L'emblématique belfortaine a bénéficié de ces nouvelles approches au début des années 1990 : Georges BISCHOFF, « Les vraies couleurs de Belfort. Recherches sur les sceaux et les armoiries de Belfort à l'époque autrichienne (XIV^e-XVII^e siècle) », *Bulletin de la Société belfortaine d'Émulation*, 84, 1993, p. 13-24.

des historiens et des diplomatistes⁶. C'est à l'aune de ces recherches récentes que nous voudrions rouvrir ici le dossier du sceau médiéval de Molsheim.

Au risque de gâcher le suspense, disons-le d'emblée : les grandes lignes de l'histoire du sceau ont été tracées il y a deux décennies par Grégory Oswald, même si nous serons amené à réviser certaines de ses conclusions⁷. Toutefois, l'approche qui fut la sienne visait à présenter le sceau du point de vue en quelque sorte interne de l'histoire de la ville. Ce que nous voudrions tenter ici, c'est une mise en perspective de l'apparition du sceau des bourgeois de Molsheim dans le contexte plus général du développement des sceaux urbains, afin d'essayer d'éclairer le choix de son type sigillaire comme symbole de la communauté⁸.

369

Typologie des empreintes sigillaires de la ville de Molsheim

En l'absence de matrice subsistante (comme c'est souvent le cas), notre réflexion s'appuiera sur les empreintes de sceaux qui ont traversé les siècles. Le sigillographe se contente généralement d'analyser celle qui est la mieux conservée. C'est effectivement la démarche la plus logique dans une perspective iconographique, mais cela revient à n'aborder qu'un pan de l'histoire d'un sceau. Pour être complète, celle-ci nécessite en effet de prendre en compte l'ensemble des empreintes subsistantes et d'y ajouter non seulement tous les actes dont le sceau est perdu, mais aussi les simples mentions de l'instrument.

Une telle approche a été amorcée pour le sceau de Molsheim avec « l'ébauche » d'inventaire de G. Oswald qui recense 21 empreintes échelonnées entre 1263 et 1547⁹. Nous l'avons complétée afin d'établir

6. Cf. Walter PREVENIER et Thérèse DE HEMPTINNE, dir., *La diplomatie urbaine en Europe au Moyen Âge. Actes du congrès de la Commission internationale de diplomatique, Gand, 25-29 août 1998*, Louvain, 2000.

7. Grégory OSWALD, *Molsheim à la fin du Moyen Âge (1308-1525). Essai d'histoire politique, économique, sociale et religieuse d'une cité épiscopale de Basse-Alsace*, Strasbourg, 1994 *MolsMA*, p. 48-52.

8. La terminologie du sceau a fait l'objet d'une harmonisation lexicale dans les principales langues européennes de la part du Comité de sigillographie du Conseil international des archives qui a publié : Robert-Henri BAUTIER, éd., *Vocabulaire international de la sigillographie*, Rome, 1990 (*VocSig*). Le « type » désigne l'image du sceau (*ibid.*, p. 143, n° 193).

9. *MolsMA*, p. 232, Annexe 1, et p. 49 pour les maigres listes antérieures.

un nouveau catalogue qui référence à l'heure actuelle 171 actes scellés, dont 90 sont pourvus d'une empreinte en plus ou moins bon état ou d'un fragment identifiable. Nous avons tenté d'atteindre l'exhaustivité pour les pièces antérieures à 1501 conservées aux Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR). Il est toutefois quasi certain que ce nouvel inventaire pourra s'enrichir du dépouillement systématique du fonds des Archives hospitalières de Strasbourg et des collections d'archives communales du Rhin supérieur. À l'heure actuelle, la ventilation chronologique du corpus des sceaux médiévaux est la suivante : 2 empreintes pour le XIII^e siècle, 5 pour le XIV^e et 60 pour le XV^e. Nous en avons également repéré 28 pour le XVI^e et 6 pour le XVII^e siècle, mais la période moderne demande encore à être vraiment explorée.

Depuis le XIII^e siècle, le sceau de Molsheim n'a connu qu'un seul figuré : celui d'un supplicié sur la roue. Pour autant, plusieurs matrices ont été utilisées avec des modifications aussi bien de la dimension du sceau, de la forme de l'image que de la légende. Au moins cinq types sigillaires (qu'il faudrait plutôt dénommer « sous-types ») se sont ainsi succédé jusqu'au XVIII^e siècle, dont deux durant l'époque médiévale¹⁰.

Type I : attesté entre 1263 et 1350 (figures 1 et 3)

Le plus ancien type est actuellement documenté par cinq empreintes datant respectivement de 1263, 1265, 1307, 1340 et 1350¹¹. Ce sceau circulaire de 59 mm de diamètre était en cire verte (sauf en 1265, où elle est brune) et toujours scellé sur double-queue de parchemin¹².

10. Le même motif est en effet simplement retravaillé ou modernisé, mais le *VocSig* ne connaît pas cette distinction. Nous en resterons donc à la catégorie de « type ».

11. Respectivement Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES), CH 6, n° 119 [1263, 14 février], 1AH7568/1 [1265, 22 mars] (signalé par Bernhard METZ, « Essai sur la hiérarchie des villes médiévales d'Alsace (1200-1350). 2^e partie », *RA*, 134, 2008, p. 129-167 (METZ_2008), p. 138, n. 85), Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR), G 1818/1 [1307, 14 novembre], G 2726/3 [1340] et AVES, CH 64, n° 1364 [1350, 17 décembre]. Le sceau de l'acte ADBR, H 1483/10 [1327] est perdu.

12. Type répertorié dans : Charles WITTMER, *Inventaire des sceaux des archives de la ville de Strasbourg de 1050 à 1300*, Strasbourg, 1946, p. 43, n° 123 (avec la date erronée du 14 janvier pour l'acte de 1263) avec un diamètre de 55 mm (repris dans *MolsMA*, p. 50) et Brigitte BEDOS, *Corpus des sceaux français du Moyen Âge*, t. I, *Les sceaux des villes*, Paris, 1980, p. 333, n° 430, diamètre : 50 mm (sur les imperfections de cet ouvrage, voir le compte rendu de Georges Bischoff dans *RA*, 107, 1981, p. 314-315). Les mesures ont été prises dans les deux cas sur des empreintes aux bords rognés. Celle de 1307, quoique cassée, permet d'estimer la taille du sceau à 59 voire 60 mm.

Délimité par un filet perlé, le champ s'inscrit dans un cercle de 44 mm de diamètre¹³. L'image représente un homme imberbe entièrement nu, les cheveux coiffés « en casque », le visage tourné vers l'extérieur de la roue. Ses membres, qui sont vraisemblablement brisés, sont entravés sans lien dans sept des huit rayons, fins et réguliers, d'une roue de 40 mm dont le moyeu est saillant et creux. Le corps du supplicié forme une sorte de croissant ouvert sur la gauche. Le graveur a travaillé finement : on distingue les traits du visage (yeux, nez et bouche) et on devine les doigts et les orteils, malgré l'usure. Les détails quasi anatomiques de la cage thoracique et de l'abdomen ressortent assez bien.

L'extérieur de l'exergue est lui aussi délimité par un filet perlé¹⁴. La légende est gravée en grands modules de 6 mm de hauteur. Les lettres sont des capitales avec des empattements marqués, à l'exception du

Figure 1.

13. Filet perlé : « trait continu sur lequel des grains ou perles font régulièrement une légère saillie » ; champ : « partie du sceau qui comporte l'image et est délimité par un filet ou grènetis » (*VocSig*, respectivement, p. 147, n° 202 et p. 141, n° 190).

14. Exergue : « partie du sceau comprise entre le bord de l'empreinte et le champ » (*VocSig*, p. 143, n° 194).

E oncial, du H minuscule et, dans une moindre mesure, du G enroulé. Les abréviations finales sont indiquées par un tilde. En dépit du manque d'études sur l'épigraphie sigillographique – sans doute en raison de son conservatisme formel – cette écriture paraît caractéristique du Moyen Âge central¹⁵. Elle présente de fait une certaine parenté aussi bien avec les légendes des sceaux colonais du début du XII^e siècle (dont celui de la ville)¹⁶, qu'avec celles de sceaux attestés à la fin du XIII^e siècle comme à Offenburg (1284) ou à Constance (1294)¹⁷. Ce constat conforte d'ailleurs l'idée d'une norme persistante dans une paléographie sigillaire plus figée que l'épigraphie sur pierre¹⁸. Le texte latin se présente sous la forme, classique dans la région depuis les années 1180-1200, de *sigillum* suivi du nom du sigillant au génitif¹⁹. Il est précédé d'une croix grecque initiale légèrement pattée ayant valeur d'invocation²⁰. Entre chacun des quatre mots, la ponctuation est assurée par un point à mi-hauteur :

+ SIGILL'[um] · BURGENSEIUM · IN · MOLLESH'[eim]

Le dos du sceau est plat, sauf en son milieu où une sorte de petit cratère a été aménagé afin d'imprimer des marques de doigt(s) : une en 1263, deux en 1265, 1340 et 1350, et trois petits bouts de doigts

15. Germain DEMAY, *La paléographie des sceaux*, Paris, 1881, p. 2-5, parlait de « l'écriture capétienne » des XI^e-XIII^e siècles mais une telle terminologie n'a guère de sens ici. Depuis lors et malgré l'appel lancé en 1981 par M. PASTOUREAU, *op. cit.* (n. 2), p. 66-67, aucune étude en français n'a paru à notre connaissance.

16. Harald DRÖS, « Siegelepigraphik im Umfeld des ältesten Kölner Stadtsiegels », *Archiv für Diplomatik*, 39, 1993, p. 149-199, notamment, p. 158-159, 164, n. 55.

17. Respectivement : Wilfried SCHÖNTAG, *Kommunale Siegel und Wappen in Südwestdeutschland. Ihre Bildersprache vom 12. bis zum 20. Jahrhundert*, Ostfildern, 2010, p. 35 et 33. Voir aussi le sceau de Ladenburg, près de Heidelberg, de 1284 (*ibid.*, p. 36).

18. L'usage des capitales « romanes » dans les inscriptions allemandes est caractéristique du XI^e et du début du XII^e siècle, avant que ne développent les inscriptions gothiques (Walter KOCH, *Inchriftenpaläographie des abendländischen Mittelalters und der früheren Neuzeit. Früh- und Hochmittelalter*, Wien/München, 2007, p. 159-163).

19. W. SCHÖNTAG, *op. cit.* (n. 17), p. 13.

20. Toni DIEDERICH, « Zur Bedeutung des Keuzes am Anfang von Siegelumschriften », in Peter RÜCK, éd., *Graphische Symbole in mittelalterlichen Urkunden. Beiträge zur diplomatischen Semiotik*, Sigmaringen, 1996, p. 164-166. Au XIII^e siècle, la croix pouvait encore se lire : *In nomine Domini (amen)* (p. 166).

(ou de bâtonnet?) en 1307²¹. Leur présence n'est pas due à une contrainte technique au moment du scellage de l'acte, mais résulte d'un choix délibéré. Elles pourraient avoir eu valeur de moyen de validation supplémentaire, à l'instar du contre-sceau qui était alors d'usage fréquent dans les villes du territoire de la France actuelle, mais non en Alsace²².

Type II : attesté entre de 1369 et 1565 (figures 2 et 3)

Dans le dernier tiers du XIV^e siècle, on inaugura une nouvelle matrice²³. G. Oswald pensait qu'on avait recouru à deux modèles assez proches (l'un jusqu'en 1414, l'autre à partir de 1420), car il avait noté une taille légèrement plus grande des empreintes de la première série (38 mm) par rapport à la seconde (35-36 mm)²⁴. En fait, ces deux sous-types n'en constituent qu'un seul : les contours de la plupart des empreintes sont détériorés, ce qui explique ces différences de diamètre²⁵. D'ailleurs, un sceau de 1387 ne mesurait déjà que 36 mm, alors qu'on trouve encore des

21. Marque de doigts : « empreintes d'un ou de plusieurs doigts, qui, dans certaines chancelleries, étaient appuyées au dos du sceau dans la cire amollie, au moment du scellage » (*VocSig*, p. 79, n° 69). La paroi du creux paraît lisse, mais on note des traces d'empreintes digitales sur la partie plane du dos. Cf. *infra*, n. 30.

22. Brigitte BEDOS, « L'emploi du contre-sceau au Moyen Âge : l'exemple de la sigillographie urbaine », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 138/2, 1980, p. 169-170 (qui cite 25 sceaux sans contre-sceau de villes alsaciennes mais pas celui de Molsheim). La pratique des doigts se retrouve à Dijon (Markus SPÄTH, « Art for new corporations: Seal imagery of French urban communities in the Thirteenth Century », in Susan SOLWAY, éd., *Medieval Coins and Seals. Constructing Identity, Signifying Power*, Turnhout, 2015, p. 341). — Ces marques de doigts alsaciennes (on les trouve par exemple en 1350 sur la douzaine de sceaux de l'acte AVES, CH 64, n° 1364) prolongent peut-être à leur manière l'implication personnelle du sigillant qui résultait du dépôt de quelques cheveux dans les sceaux royaux mérovingiens et carolingiens, cf. Philippe CHARLIER, Marie-Adélaïde NIELEN et Agnès PRÉVOST, « Les sceaux des « rois chevelus », une énigme médiévale », *Archéologia*, 504, 2012, p. 40-47, et Marie-Adélaïde NIELEN, « Le corpus des documents mérovingiens et carolingiens des Archives Nationales : de l'étude à la valorisation », in M. LIBERT et J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 1), p. 24, 42-43.

23. Sceau attesté entre ADBR, H 1513/8 [1369, 5 janvier] et G 1818/4 [1565, 5 janvier].

24. *MolsMA*, p. 51.

25. Sur le sceau de l'acte ADBR, H 1466/8 [1409, 28 janvier], on voit clairement que la bordure excédait d'un bon millimètre le filet extérieur de l'exergue. C'est cette partie externe qui a le plus pâti des manipulations.

Figure 2.

empreintes de 37 à 38 mm après 1420²⁶. Il est néanmoins vrai que parmi les sceaux que nous avons vus, ceux des XV^e et XVI^e siècles ont presque tous les bords rognés. Est-ce dû aux conditions de conservation ? À la moindre qualité d'une cire, généralement brune, dont le prix plus faible permettait de réduire le coût de production du document ? Il faudrait pouvoir procéder à des analyses chimiques du matériau pour avancer sur ces questions.

Reste que l'image et la légende sont identiques sur toutes les empreintes connues à partir de 1369²⁷. On retrouve le supplicé dans un champ de 25 mm de diamètre. Le graveur a été obligé de composer avec une surface réduite puisque la roue fait 22 mm. Du coup, le dessin perd en finesse par rapport au type I et peut-être est-ce aussi la raison de la réduction du nombre de rayons de huit à six. Ceux-ci ont une forme

26. ADBR, H 1483/14 [1387], H 1448/15 [1426], D 81/10 [1428], D 42/2 [1436], D 59/6 [1438], D 36/7 [1455] et encore au XVI^e siècle comme D 65/1 [1561].

27. Le sceau d'un acte du 19 juillet 1361 (ADBR D 57/2) validé par les autorités municipales est perdu. La formule d'annonce du sceau ne permet pas de déterminer de quel type il était.

fuselée. La cambrure du supplicé, dont les membres sont entravés sans lien dans cinq des rayons, s'en trouve accentuée. Ses doigts longilignes touchent presque ses pieds, tout aussi élancés, qui ne présentent que quatre orteils. Toujours torse nu, l'homme est vêtu d'un *perizonium*, une sorte de pagne, qui descend à mi-cuisse. Sa tête est désormais nimbée et il porte des cheveux mi-longs. Aucune des empreintes observées n'a conservé de détails du visage, mais à l'instar de l'image du type I et des sceaux de l'époque moderne, celui-ci devait être tourné vers l'extérieur. Le manque de place s'est fait sentir : le nimbe, le genou gauche et une partie du pied droit débordent ainsi sur la jante.

L'exergue est toujours entre deux filets perlés, mais là aussi, il a fallu s'adapter à une plus petite surface en abrégant totalement le mot *sigillum*, réduit à son initiale suivie d'une apostrophe, et en recourant à une graphie sans doute plus au goût du jour pour le nom de la ville. L'écriture est une « gothique »²⁸ qui mêle à nouveau majuscules (B, G, I, L, R, S et U) et onciales (E et M), auxquelles s'ajoutent deux lettres (H et N) qui sont minuscules dans leur morphologie – mais une telle forme n'est pas rare dans l'épigraphie²⁹. Les empattements demeurent marqués et le jeu sur les pleins et les déliés dans le tracé même des caractères est plus manifeste que pour le type I. Non seulement le module est rétréci de 6 à 3 mm, mais on passe en outre de 25 à 18 caractères (sans compter l'apostrophe) : l'économie de lettres est donc assez substantielle. Pour autant, le graveur a respecté les conventions de la légende en reprenant la croix pattée initiale et la ponctuation à mi-hauteur :

+ s'[igillum] · BURGENSEIUM · IN · MOLSH[eim]

Le dos du sceau est bombé, atteignant généralement un centimètre dans sa partie la plus épaisse. Le gâteau de cire semble avoir été formé à la main, du moins occasionnellement si l'on en juge par les empreintes

28. Qualificatif donné par G. DEMAY, *op. cit.* (n. 15), p. 5. On parle de majuscules gothiques pour qualifier l'épigraphie allemande à partir des XII^e-XIII^e siècle (W. KOCH, *op. cit.* (n. 18), p. 201-215). Pour les siècles ultérieurs, il manque une synthèse, pourtant annoncée (*ibid.*, p. 246).

29. Un tel N se trouve ainsi sur le premier sceau de Steinbach (comm. Baden-Baden) en 1313, le H minuscule sur le deuxième sceau de cette petite ville en 1363 (W. SCHÖNTAG, *op. cit.* (n. 17), p. 34).

Figure 3.

digitales trouvées sur un fragment de 1461³⁰. Au revers, on observe des marques de doigts jusqu'à la fin du XIV^e siècle, puis à nouveau de manière régulière entre 1461 et 1525 (figure 6)³¹. Entretemps, entre 1403 et 1455, on a recouru à un autre système de marque dorsale en faisant deux ou trois entailles perpendiculaires à l'attache à l'aide d'un couteau ou d'un bâtonnet³². Au XVI^e siècle, les deux pratiques se retrouvent, même si

30. ADBR, H 1483/32 [1461]. Traces aussi sur un petit fragment ADBR, D 42/13 [1563]. Une recherche systématique de ces empreintes avec les technologies actuelles offrirait d'intéressantes perspectives, comme celle de savoir si c'est la même personne qui a apposé son doigt au dos d'empreintes successives. Markus Späth (Giessen) a mené en 2015 une étude de ce genre sur les sceaux de Spire (<http://siegel.hypothesen.org/>).

31. Entre les actes ADBR, H 1483/32 [1461] et D 59/3 [1525]. Le dos du sceau de H 1513/24 [1467] est très abîmé et semble n'avoir eu qu'une entaille profonde, mais une marque de doigt n'est pas impossible.

32. Entre les actes ADBR, D 58/1 [1403] et D 36/4 [1455].

les rayures sont réduites à une ou deux sur les pièces examinées³³. Le scellement se fait sur queue de parchemin. Sans que la corrélation soit systématique, on constate une préférence pour la simple queue dans les périodes où l'on recourait aux marques de doigts, et pour la double queue quand on pratiquait des entailles.

Remarque sur les types de sceaux de l'époque moderne

Le type II sort d'usage entre la mi-janvier 1565 et début novembre 1567³⁴. Jusqu'au XVIII^e siècle, plusieurs matrices seront successivement utilisées. Notre chronologie n'ayant été établie que par sondage, nous n'attribuerons plus ici de numéro aux types successifs, ceux-ci ayant pu être plus nombreux que ceux repérés (figure 6). Réalisés en cire brune, ils restent au demeurant assez proches les uns des autres, à quelques détails près. Si la taille des empreintes perpétue celle du type II, la modernisation est patente à tous les niveaux. À partir de 1574, les sceaux se présentent tous dans une boîte de protection en buis tourné³⁵. Celle-ci, qui comprenait un couvercle indépendant le plus souvent perdu, était évidemment destinée à protéger les empreintes, souvent avec succès d'ailleurs³⁶. Les petites remontées de cire le long de la paroi indiquent que les sceaux étaient directement moulés dans le récipient fendu en deux endroits pour laisser passer une ou deux queues de parchemin. La gravure paraît toujours plus fine que sur le type II – à moins qu'elle ne soit simplement mieux préservée ?

33. Les entailles réapparaissent en 1529 avec ADBR, H 1483/33 et on en trouve jusqu'en 1568 (G 1818/7), mais la marque de doigts est présente sur D 63/18 [1544], G 1818/2 [1561] et 4 [1565].

34. Dernier type II : ADBR, H 1818/4 [1565, 10 janvier] ; premier type « III » : H 1818/6 [1567, 14 novembre]. Les sceaux des actes G 1818/5 [1566, 18 novembre] et G 3516/2 [1567, 26 mai] sont perdus.

35. Le plus ancien acte repéré avec une *boîte* (cf. *VocSig*, p. 197-198, n° 302) est ADBR, D 65/9 [1574, 27 décembre]. L'acte G 1818/7 [1568, 12 juillet] en est encore dépourvu. Les sceaux de D 78/8 [1572] et G 1818/8, 9 et 10 [1573] et 11 [1574] sont perdus.

36. On trouve une boîte intégralement conservée mais vide au bas d'un acte du 30 décembre 1690 (Archives municipales de Molsheim (AMM) GG 210). Il n'y a pas de trace visible de cire ce qui fait douter du scellement de l'acte.

Figure 4.

Le type « 1567 », que l'on pourrait à bon droit dénommer type III, montre une roue de 25 mm de diamètre à six rayons finement fuselés fixés par un rivet dans la jante³⁷. Cette dernière n'est plus constituée d'un simple cercle épais, mais son bord intérieur est légèrement bombé à l'entrée des rayons. Le moyeu reste bien apparent. Le supplicé a la même cambrure que sur le type II, mais l'anatomie est plus réaliste (côtes et muscles saillants, mains bien proportionnées). Le *perizonium* semble s'être réduit à un *subligaculum*, sorte de cache-sexe. L'homme au visage rond a les cheveux longs, descendant en mèche sur l'épaule gauche. Sa tête est nimbée. La Renaissance est passée par là... Le champ est délimité par un filet granuleux. Un trait fin fait office de filet extérieur. L'exergue comprend une légende en capitales romaines avec une ponctuation à mi-hauteur. Débutant par un simple point, elle reprend le texte antérieur mais cette fois en toutes lettres :

SIGILLUM·BURGENSIUM·IN·MOLSHEIM

Même s'il n'est pas impossible qu'un sceau intermédiaire ait été utilisé après 1617, le type « 1642 » semble avoir remplacé celui de 1567³⁸. Il s'en distingue par plusieurs détails. Si la jante conserve la même forme,

37. Par exemple : ADBR, H 1818/7 [1568], D 65/9 [1574], G 3516/4 [1578], D 65/12 [1599] et H 1260/21 [1617]. C'est ce type qui est reproduit sans indication de cote dans Joseph GASS, *Album Molsheim*, Bruxelles, 1981 (éd. orig. : 1911), p. 5.

38. Empreintes repérées : ADBR, H 1263/13 et 26 [1676], 32 [1677], 39 [1678], AMM, GG 259 [1683] et GG 209 [1689].

Figure 5.

les six rayons sont désormais droits. Toujours dans la même posture, le corps à nouveau nu du supplicié est toutefois plus grossier dans le rendu anatomique et les cheveux sont plus courts. Le filet délimitant le champ est désormais continu, tandis que le filet extérieur a pris la forme d'une fine couronne végétale. La légende, qui retrouve une croix pattée initiale, reste en capitale romaine, mais les deux premiers mots ont été un peu ramassés, sans doute pour permettre l'ajout de l'année d'entrée en vigueur du sceau :

+ SIGILLUM·BURGENSIUM·IN·MOLSHEIM : 1642

Enfin, nous avons trouvé mention d'un type « 1721 » sous forme de cachet³⁹. On y retrouve la roue simple à rayons droits des premiers sceaux, mais seuls sept rayons sont visibles (suite à une maladresse du graveur?). La tête aux courts cheveux bouclés est nimbée et portée en arrière. Pour la première fois, apparaît une barbe. Le supplicié a retrouvé un *perizonium* : plus long que sur le type II, il ressemble à une jupette. Le bord de la roue fait office de limite du champ, tandis que l'extérieur

39. Photographie dans Antoine FOLLAIN et *al.*, « Étude du procès fait à Anthoine Petermann prévenu d'homicide sur sa belle-fille en 1617 à Sainte-Croix dans le Val de Lièpvre », in *Idem*, dir., *Brutes ou braves gens? La violence et sa mesure (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Strasbourg, 2015, p. 450 (avec mention de la cote incomplète ADBR, H 1215) ; reproduite dans T. BRUNNER, *op. cit.* (n.*), p. 35.

de l'exergue est marqué par un filet continu entouré d'une couronne végétale. La légende recourt à une ponctuation par doubles-points. Toujours en capitale romaine, elle est réduite à :

+ SIGILLUM : MOLSHEIM : 1721.

Ces quelques éléments sur les sceaux de la ville à l'époque moderne doivent avant tout être vus comme une invitation à poursuivre l'enquête. Pour notre part, nous nous cantonnerons dans les pages qui suivent à des considérations sur les deux types médiévaux, et plus particulièrement sur le premier d'entre eux.

380

L'apparition d'un sceau de ville de l'espace rhénan

Avant de revenir sur les origines et le sens de cette image dont le succès local est attesté par sa pérennité à travers les siècles, il nous faut replacer le sceau des bourgeois de Molsheim dans l'histoire des sceaux urbains. Rappelons que les plus anciennes empreintes connues remontent aux années 1260 : la première se trouve au bas d'une charte en allemand datée du 14 février 1263⁴⁰. On est alors dans l'épilogue de la guerre entre les Strasbourgeois révoltés et leur seigneur, l'évêque Walther de Geroldseck, soutenu par les habitants de Molsheim. Mais après la mort du prélat survenue le 12 février – l'avant-veille de l'acte –, la ville contracta une alliance avec les Strasbourgeois contre la famille du défunt⁴¹. Le sceau réapparaît le 22 mars 1265, appendu à une charte de donation en latin en faveur du couvent strasbourgeois de Saint-Jean-aux-Ondes⁴².

État de la réflexion sur la datation du type I

La concentration chronologique des deux premiers actes pourrait laisser penser que le type I venait alors d'être créé. Il est vrai que par facilité, on a souvent tendance à considérer la date de la première

40. AVES, CH 6, n° 119. L'acte est édité sans référence archivistique dans Friedrich WILHELM et al., éd., *Corpus der altdeutschen Originalurkunden bis zum Jahr 1300*, t. V, Lahr, 1963, p. 23, n° 32 (66b).

41. Cf. *MolsMA*, p. 24-25. On attend la parution des actes du colloque *Strasbourg, le Rhin, la liberté. 1262-2012 : 750^e anniversaire de la bataille de Hausbergen* (Strasbourg, 8 et 9 mars 2012).

42. AVES, 1AH 7568/1. L'acte est inédit et non mentionné dans l'inventaire de *MolsMA*, p. 232.

empreinte attestée comme étant celle de l'apparition du sceau. Il faut toutefois être très prudent en ce domaine, étant donné les énormes pertes dans la documentation de cette époque⁴³. Les deux empreintes des années 1260 étant les seules connues pour le XIII^e siècle, on peut d'ailleurs tout à fait envisager une datation plus haute⁴⁴. Jusqu'où remonter dans ce cas ? En l'absence de sources explicites, toute proposition de datation du type I repose sur des conjectures qui se fondent soit sur des éléments liés à l'histoire institutionnelle, soit sur des rapprochements stylistiques.

G. Oswald a ainsi avancé que la concession du sceau aux bourgeois pourrait être placée dans les années 1220, au lendemain de la « fondation » de la ville par l'empereur Frédéric II, dont le règne est marqué par un très fort dynamisme dans l'apparition des sceaux communaux⁴⁵. Que le diplôme impérial ne mentionne pas l'usage d'un sceau ne doit pas nous étonner, car une telle disposition ne figurait pas alors parmi les privilèges concédés⁴⁶. De fait, le droit de sceller n'était pas nécessairement corrélé au changement de statut juridique induit par la concession d'une charte

43. Ainsi, l'acte de 1263 laisse entendre qu'un exemplaire de la même charte, scellé par les Strasbourgeois, avait été remis aux bourgeois de Molsheim (AVES, CH 6, n° 119), mais il est perdu, comme d'autres actes de cette époque (cf. METZ_2008, p. 137, n. 82). On notera par ailleurs que la matrice conservée du sceau de la commune de Dijon a été datée des environs de 1200, alors que la plus ancienne empreinte remonte à 1234 (M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 22), p. 336).

44. *A contrario*, on a pu noter la rareté relative de la production écrite, comparée aux régions environnantes, en Alsace au Moyen Âge central (Benoît-Michel TOCK, « L'autorité de l'écrit en Alsace au Moyen Âge », in Claude MULLER et Élisabeth CLEMENTZ, éd., *Autorité, Liberté, Contrainte en Alsace. Regards sur l'histoire d'Alsace, XI^e-XX^e siècle*, Nancy, 2010, p. 27). Mais là encore, se pose la question des pertes documentaires.

45. MolsMA, p. 48 et Markus SPÄTH, « Zeichen bürgerschaftlicher Repräsentation - Reichsstädtische Siegel und ihre künstlerischen Kontexte », in Helge WITTMANN, *Reichszeichen: Darstellungen und Symbole des Reichs in Reichsstädten. 2. Tagung des Arbeitskreises « Reichsstadtgeschichtsforschung », Mühlhausen 3. bis 5. März 2014*, Petersberg, 2015, p. 145 (sur Frédéric II). Sur ces fondations de ville, il manque pour la Basse-Alsace l'équivalent du travail de G. Zeilinger sur la Haute-Alsace, qui doit prochainement paraître (cf. Gabriel ZEILINGER, « La ville négociée », *RA*, 140, 2014, p. 443-447).

46. Constat établi pour l'ensemble du territoire français actuel dans B. BEDOS, *op. cit.* (n. 12), p. 15.

de privilèges et il a même pu parfois la précéder⁴⁷. Le diplôme du 4 février 1220 ne parle d'ailleurs pas de ville ou de communauté, mais uniquement des *cives de Molleshei(m)*, tout comme la confirmation du même souverain en 1236⁴⁸. En 1263, la légende sigillaire mentionne les *burgenses in Mollesheim*, et la charte elle-même, les six jurés et la communauté des bourgeois de la ville (*die burger algemeine von Mollisheim*)⁴⁹. Faut-il voir dans ce recours successif à *cives* puis à *burgenses* autre chose que la manifestation d'habitudes propres à différents rédacteurs ? On a pu noter naguère que *burgensis* s'était diffusé dans la région dès les débuts du XII^e siècle, concurremment avec *civis* qui l'évinça dans la seconde moitié

47. *Ibid.*, p. 15-16 ; Brigitte BEDOS-REZAK, « Les types des plus anciens sceaux des communautés urbaines du nord de la France », in *Les chartes et le mouvement communal. Colloque régional (octobre 1980) organisé en commémoration du neuvième centenaire de la commune de Saint-Quentin*, Saint-Quentin, 1982, p. 41 et M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 45), p. 162, n. 20. On ne peut par conséquent soutenir l'affirmation selon laquelle le sceau à lui seul atteste l'autonomie communale (Bernhard METZ, « Essai sur la hiérarchie des villes médiévales d'Alsace (1200-1350) », *RA*, 128, 2002, p. 47-100 (METZ_2002), p. 48). Ainsi, en 1303, la ville d'Erstein scelle elle-même la charte de franchise en sa faveur (*ibid.*, p. 81) : elle disposait par conséquent d'un sceau avant l'acte. Il va toutefois de soi que la possession d'un sceau permettait à une communauté une plus grande autonomie d'action — quel qu'ait été son statut.

48. *MolsMA*, p. 261, PJ n° 1. Le sceau des villes de fondation impériale rappelle généralement cette origine en figurant le souverain ou une aigle (M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 45), p. 141). Le deuxième sceau de Spire (1231) le fait de façon plus subtile en montrant la partie de la cathédrale liée aux privilèges impériaux (*ibid.*, p. 154-155). Dans une logique un peu similaire, l'aigle du sceau de Haguenau de 1215 surmonte un *Burg* qui abrite la chapelle palatiale (Laurence BUCHHOLZER-REMY, « Die Burg oder die Rose? Das Schicksal der Reichssymbole in Hagenau », in H. WITTMANN, *op. cit.* (n. 45), p. 223-224). Nul indice d'iconographie impériale à Molsheim : est-ce à dire que le sceau n'est pas lié à cette fondation en 1220 et serait donc plus tardif ? Il faudrait un aperçu de l'iconographie des sceaux de toutes les communes fondées par Frédéric II pour se prononcer.

49. On trouve la communauté des paroissiens (*universitas parochianorum*) dans un acte de 1243, puis *universitas civium* en 1254 (METZ_2008, p. 137, n. 82). C'est l'exact équivalent de l'expression allemande de 1263. *Universitas civium* désigne aussi les villes d'Obernai (1240), d'Ebermunster (1258), de Rhinau (1261/3), de Kaysersberg (1262) (*ibid.*, p. 152, n. 255, p. 156, n. 284 et METZ_2002, p. 77, n. 300 et p. 93, n. 457) ou de Mulhouse (1266/76) (Édouard BENNER, « Les sceaux et armoiries de la ville de Mulhouse (1266-1911) », in *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*, 1911/2, p. 24). L'expression est attestée dans le monde germanique dès 1171 à Hildesheim, 1181 à Brême, 1198 à Spire et 1207 à Ratisbonne et à Cologne (Pierre MICHAUD-QUANTIN, *Universitas. Expressions du mouvement communautaire dans le Moyen Âge latin*, Paris, 1970, p. 51).

du XIII^e siècle⁵⁰. Cette montée de *civis* dans les actes latins s'explique en partie par le nouveau contexte des pratiques linguistiques, puisque cette époque est celle de la pénétration du moyen allemand dans les chartes⁵¹. Toujours est-il que, si l'usage des deux termes devait jouer ici un rôle de marqueur chronologique – ce qui est loin d'être certain⁵² –, la présence de *burgenses* sur le sceau nous renverrait plutôt vers une confection de la légende aux alentours du milieu du XIII^e siècle, voire avant⁵³.

Les arguments stylistiques ne permettent guère d'affiner la datation en-deçà de fourchettes chronologiques de l'ordre de plusieurs décades. On ne peut espérer aucun secours, on l'a vu, du côté de l'épigraphie,

50. Erich MASCHKE, « Continuité sociale et histoire urbaine médiévale », *Annales ESC*, 15/5, 1960, p. 936-938. *Burgensis* est venu du domaine français (p. 937). Voir la carte de diffusion du mot dans Jacques LE GOFF, dir., *Histoire de la France urbaine*, t. II, *La ville médiévale : des Carolingiens à la Renaissance*, par André CHÉDEVILLE, Jacques LE GOFF et Jacques ROSSIAUD, Paris, 1980, p. 104. *Burgenses* et *cives* et n'étaient pas de parfaits synonymes : ils ont pu refléter à l'origine une distinction topographique entre les habitants de la partie fortifiée d'une agglomération (le *burg*) et ceux du reste de la localité. À Strasbourg vers 1200, les *burgenses* relèvent d'une catégorie sociojuridique particulière tandis que *cives* désigne l'ensemble de la communauté (Yuko EGAWA, *Stadtherrschaft und Gemeinde in Straßburg vom Beginn des 13. Jahrhundert bis zum Schwarzen Tod (1349)*, Trier, 2007, p. 47-49). Une telle distinction était-elle aussi appliquée au sein de la petite communauté molshémienne ?

51. Thomas BRUNNER, « Le passage aux langues vernaculaires dans les actes de la pratique en Occident », *Le Moyen Âge*, 115/1, 2009, p. 60-61.

52. Ainsi, les habitants de Cernay sont désignés comme *cives* en 1258 puis comme *burgenses* en 1271 (METZ_2002, p. 66-67, cf. aussi Olivier RICHARD, « Bürger - burger, bourgeois », *DHIA*, 2, p. 242-245).

53. Il faudrait un dépouillement systématique des légendes sigillaires de la région pour avancer sur la question. La formule *sigillum civium de* + nom de ville, se trouve à Fribourg-en-Brisgau (1218), à Neuenburg (1261), à Renchen (1263), à Lahr et Sulzburg vers 1300. Monika ESCHER et Frank G. HIRSCHMANN, dir., *Die urbanen Zentren des hohen und späteren Mittelalters. Vergleichende Untersuchungen zu Städten und Städtelandschaften im Westen des Reiches und in Ostfrankreich*, Trier, 2005 (3 tomes) (*urbZent*), t. II, p. 205, 91, 507, 332, 603) ; à Kaysersberg en 1278 (B. BEDOS, *op. cit.* (n. 12), p. 264, n° 328), à Obernai en 1285 (Christine MULLER, « Les sceaux d'Obernai. Essai de typologie », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr et Obernai*, 32, 1998, p. 98). On trouve *sigillum burgensium de* + nom de ville, à Brisach en 1227 (*urbZent*, t. II, p. 456). La deuxième formule est attestée sur les sceaux des villes flamandes de Bergues et d'Ypres (*scabinorum et burgensium*) dans les années 1190, en 1201 à Strasbourg (*burgensium civitatis*), en 1223 à Lübeck, en 1226 à Oppenheim (Rhénanie-Palatinat), en 1231 à Lippstadt (Rhénanie-du-Nord-Westphalie) et en 1237 à Emmerich am Rhein (même Land), cf. Harald DRÖS et Hermann JAKOBS, « Die Zeichen einer neuen Klasse. Zur Typologie der frühen Stadtsiegel », in Konrad KRIMM et John HERWIG, éd., *Bild und Geschichte. Studien zur politischen Ikonographie. Festschrift für Hansmartin Schwarzmair zum 65. Geburtstag*, Sigmaringen, 1997, p. 154-156 (dont la liste s'arrête en 1255). On le trouve aussi dans la ville polonaise de Chelmo en 1233 (p. 141).

qui, dans l'état actuel des connaissances, confirme simplement que nous avons affaire à une légende des XII^e-XIII^e siècles. En revanche, Robert Will a rapproché l'image du sceau d'enluminures du deuxième tiers du XIII^e siècle⁵⁴. Mais, comme nous le verrons en temps utile, sa chronologie doit être remontée de quelques décennies, même si la période qu'il a pointée correspond bien à celle d'une large diffusion de cette iconographie. En croisant les différents arguments, qui restent toutefois chacun très fragiles, semble poindre un petit faisceau d'éléments convergents qui plaideraient en faveur d'une apparition du sceau aux alentours de 1250, peut-être même quelques années auparavant. Il serait très hasardeux de vouloir être plus précis et l'on devra se contenter de cette prudente hypothèse de datation, sans exclure du coup une création vers 1263.

Molsheim, une ville moyenne de la plaine d'Alsace au milieu du XIII^e siècle

Quelle était donc cette institution qui s'est dotée d'un sceau vers le milieu du XIII^e siècle ? C'est une ville, et pas seulement dans le sens commun qu'on accorde à ce terme dans l'Alsace médiévale, où la présence de l'enceinte était considérée comme un critère suffisant pour prétendre à cette qualification⁵⁵. Au cours des dernières décennies, la réflexion sur le sujet a en effet beaucoup progressé : on doit notamment à une équipe de l'université de Trèves d'avoir mené au début des années 2000 une enquête à vaste échelle sur les centres urbains dans l'ouest de l'Empire et l'est de la France. Ce projet, partiellement complété pour les agglomérations alsaciennes par Bernhard Metz, entend établir une hiérarchie des villes médiévales qui, dépassant la seule prise en compte des dimensions territoriales et démographiques des localités, considère celles-ci sous l'angle des fonctionnalités urbaines⁵⁶. Plusieurs dizaines de « critères objectifs » ont été retenus et des points leur ont été attribués selon leur importance. Le classement qui en résulte n'est pas parfait

54. Robert WILL, « L'église paroissiale primitive de Molsheim. Recherches sur l'architecture et le décor d'un monument disparu », *ASHAME*, 1994, p. 53-55. Notons que sur un vitrail de la cathédrale de Strasbourg d'environ 1270 (proche du sceau de 1263 donc), la roue du martyr a aussi huit rayons (cf. *infra*, n. 172).

55. METZ_2002, p. 48.

56. *urbZent*, METZ_2002 et 2008. Sur les critères retenus, voir *urbZent*, t. I, p. 25-33 et METZ_2002, p. 49-50. La dernière partie de l'enquête de cet auteur (villes classées alphabétiquement après Rosheim) n'est pas encore parue.

— on pourra notamment lui reprocher de ne pas vraiment mettre en place une typologie des villes à partir des résultats obtenus —, mais il a le mérite d'exister et de permettre des comparaisons⁵⁷. La chose est d'autant plus utile qu'à cette époque, seuls la vallée du Rhin et les anciens Pays-Bas peuvent être considérés comme urbanisés au nord des Alpes. Les interactions entre ces deux espaces sont tellement fortes qu'on a d'ailleurs pu estimer qu'ils ne formaient qu'un seul ensemble⁵⁸.

Vers 1250, avec sa petite enceinte⁵⁹, sa paroisse, ses privilèges commerciaux, sa « commune »⁶⁰ et sa monnaie, Molsheim totalise sept points (sans compter le sceau, qui, s'il date bien de ces années-là, lui en octroierait un huitième)⁶¹. Or c'est à partir de ce nombre que l'équipe de Trèves a considéré, de façon quelque peu arbitraire, qu'existait un centre urbain. Si l'on excepte les villes épiscopales comme Strasbourg (62 points) et Bâle (37)⁶², la plaine d'Alsace ne comptait alors qu'une dizaine de centres urbains d'un poids similaire à Molsheim (Marmoutier, Soultz-Haut-Rhin et peut-être Mulhouse)⁶³, légèrement supérieur

57. Voir les critiques de Laurence BUCHHOLZER-REMY, *Une ville en ses réseaux : Nuremberg à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 26-28 et de METZ_2008, p. 129.

58. Patrick BOUCHERON, Denis MENJOT et Marc BOONE, « La ville médiévale », in Jean-Luc PINOL, dir., *Histoire de l'Europe urbaine*, t. I : *De l'antiquité au XVIII^e siècle*, Paris, 2003, p. 395 (carte) et 398.

59. Grégory OSWALD, « Les fortifications de Molsheim du XII^e au XVIII^e siècle », *ASHAME*, 1994, p. 15-20, et Bernhard METZ, « Trois cimetières fortifiés à Molsheim et environs », *ASHAME*, 2008, p. 80-85.

60. Les textes du XIII^e siècle ne parlent jamais de *communia* ou *commune*, termes rares dans l'espace germanique. Le second est attesté à Soest avant 1200 et quelques décennies plus tard à Lübeck, Hambourg et Hildesheim (P. MICHAUD-QUANTIN, *op. cit.* (n. 49), p. 155). On trouve *communitas* en 1260 à Soultz-Haut-Rhin (*urbZent*, t. II, p. 602) et *communitas ville* en 1303 à Bergheim (METZ_2002, p. 61, n. 141). Comme on l'a vu, *universitas* est le terme courant (cf. *supra*, n. 49) : il est utilisé seul à propos de Rosheim (1232), Saverne (1235) ou Sélestat (1241) (METZ_2002, p. 163, *urbZent*, t. II, p. 596 et 551). En revanche, son équivalent allemand, *algemeine*, semble être un hapax au niveau régional. Voir également Manfred GROTEN, « Der Heilige als Helfer der Bürger. Auf dem Weg zur Stadtgemeinde : Heilige und frühe Stadtsiegel », in Siegfried SCHMIDT et al., *Rheinisch – Kölnisch – Katholisch. Beiträge zur Kirchen- und Landesgeschichte sowie Geschichte des Buch- und Bibliothekswesens der Rheinlande. Festschrift für Heinz Finger zum 60. Geburtstag*, Köln, 2008, p. 126-130.

61. *urbZent*, t. II, p. 423-425 ; METZ_2008, p. 141.

62. *urbZent*, t. II, p. 601 et 52. Spire en totalise alors 42 (p. 576).

63. METZ_2008, p. 133 ; *urbZent*, t. II, p. 602. Pour Mulhouse, il y a désaccord entre les deux publications : la première, plus fouillée, ne lui attribue que 6 points (p. 146), la seconde 8 (p. 437 ainsi que *ibid.*, t. III, Karte 4).

(8 points : Obernai, Seltz)⁶⁴ ou vraiment supérieur avec Sélestat (11 points), Colmar (17), Haguenau (18) et Wissembourg (19 points ; ville relevant du diocèse de Spire)⁶⁵. On pourrait y ajouter, sur l'autre rive du Rhin, Brisach (12 points), Fribourg-en-Brisgau (31), Kenzingen (8), Neuenburg et Offenburg (7 points chacune)⁶⁶. D'après ce que les sources laissent apparaître, Molsheim dépassait de fait des villes comme Guebwiller (2 points), Erstein, Rhinau (4), Rosheim ou Saverne (5)⁶⁷. Ville intermédiaire entre d'une part les grosses villes dominées par les grandes cités épiscopales et d'autre part les nombreuses bourgades de la plaine⁶⁸, elle n'en comptait pas moins dans la hiérarchie urbaine régionale⁶⁹. Était-il déjà courant pour de telles « villes moyennes » de disposer d'un sceau ?

Un instrument juridique devenu nécessaire au XIII^e siècle

Répondre à cette question revient à s'interroger sur l'utilité que pouvait avoir un tel objet pour les bourgeois de Molsheim dans la société du XIII^e siècle. Rappelons au préalable que si les sceaux sont surtout réputés pour leurs images, ce sont avant tout des instruments juridiques, dont l'origine précède même l'invention de l'écriture⁷⁰. Présents en Occident depuis la Rome antique, ils prirent à partir du XII^e siècle une place inédite dans la vie sociale européenne en tant que moyen de validation d'un acte

64. METZ_2008, p. 155, *urbZent*, t. II, p. 555.

65. *Ibid.*, p. 551 (Sélestat) et 666 (Wissembourg) ; METZ_2002, p. 73 (Colmar) et 92 (Haguenau).

66. Respectivement : *urbZent*, t. II, p. 91, 209, 303, 456, 478.

67. METZ_2002, p. 82 (Erstein), 87 (Guebwiller), signalons que Dachstein a 8 points en 1300 (p. 75) ; METZ_2008, p. 157 (Rhinau), 165 (Rosheim) ; *urbZent*, t. II, p. 596 (Saverne).

68. En 1300, 25 localités avaient le rang de centre urbain en Alsace d'après *urbZent*, t. III, Karte 5.

69. En 1261, le système d'alerte de l'évêque de Strasbourg avait pour point nodal Molsheim : les cloches de son église étaient au centre d'un réseau de clochers en direction de Sélestat, Rhinau, Saverne et Haguenau (d'après le *Bellum Walterianum* d'Elenhard, éd. Philipp JAFFÉ, *MGH SS*, t. XVII, Hanovre, 1891, p. 107, § 11).

70. Le panorama de Robert-Henri BAUTIER, « Le cheminement du sceau et de la bulle des origines mésopotamiennes au XIII^e siècle occidental », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 54-59, 1984-1989, p. 41-84, doit être corrigé sur plusieurs points comme le montreront nos notes.

écrit apposé par la partie qui s'engageait⁷¹ — précédant dans cette fonction la signature personnelle que nous connaissons⁷². Il semble donc normal qu'à l'instar des autres acteurs sociaux de leur temps, les Molsheimiens se soient dotés d'un sceau, d'autant que l'ouest de l'Empire avait été l'un des foyers de leur diffusion à l'échelle du continent.

Celle-ci s'est faite par le haut entre le X^e et le XIII^e siècle. Au haut Moyen Âge en effet, seuls le pape (sous forme de bulles de plomb) et les souverains mérovingiens puis carolingiens disposaient d'un tel instrument. Mais à partir au milieu du X^e siècle, les archevêques et les évêques du Rhin moyen (Cologne, Mayence) commencèrent à l'utiliser avant que la pratique ne gagne les évêchés du nord du royaume de France au siècle suivant, puis ceux d'autres régions⁷³. Dans le deuxième quart du XI^e siècle, les premiers chapitres et monastères à disposer d'un sceau furent également allemands⁷⁴. L'apparition des sceaux princiers fut quant à elle plus complexe qu'on ne l'a dit : suivant un mouvement inverse aux précédents, elle trouve son foyer plus à l'ouest. Si le plus ancien sceau ducal connu est celui du duc de Bavière Henri VII dans les années 1040, cette innovation resta sans suite en Germanie⁷⁵. Ce n'est que dans le dernier tiers du XI^e siècle que ces sceaux princiers se diffusèrent dans et à partir du monde anglo-normand nouvellement constitué, même si dans l'Empire, l'influence des pratiques italiennes s'y est vraisemblablement ajoutée⁷⁶. Puis, au début du XII^e siècle, la noblesse de rang seigneurial adopta de part et d'autre de la Manche ce signe imité des princes⁷⁷. À la même époque, les sceaux de villes apparurent dans la vallée du Rhin, comme nous le verrons. À partir des années 1130, le nombre de sceaux

71. Jean-Luc CHASSEL, « L'usage du sceau au XII^e siècle », in Françoise GASPARRI, dir., *Le XII^e siècle. Mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII^e siècle*, Paris, 1994, p. 88.

72. Celle-ci apparaît en fait au bas Moyen Âge, cf. Claude JEAY, *Signature et pouvoir au Moyen Âge*, Paris, 2015.

73. R.-H. BAUTIER, *op. cit.* (n. 70), p. 59-62.

74. *Ibid.*, p. 63.

75. Jean-François NIEUS, « Early Aristocratic Seals : An Anglo-Norman Success Story », in Elisabeth VAN HOUTS, éd., *Anglo-Norman Studies XXXVIII. Proceedings of the Battle Conference*, Woodbridge, 2015, p. 100. R.-H. BAUTIER, *op. cit.* (n. 70), p. 65-66 évoquait un sceau ducal du X^e siècle.

76. Jean-François NIEUS, « L'introduction du sceau équestre dans l'empire », in M. LIBERT et J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 1), p. 125-156 ; J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 75), p. 97-123.

77. *Ibid.*, p. 110-118.

en usage explosa⁷⁸. Tant et si bien que vers 1200, l'ensemble des acteurs sociaux, jusqu'à de simples bourgeois, étaient touchés par le phénomène – ou en passe de l'être – dans l'Europe du nord-ouest⁷⁹.

Cette prolifération des sceaux à la fin du Moyen Âge central montre à quel point cet instrument était devenu nécessaire dans la vie quotidienne des hommes et des femmes d'alors⁸⁰. Elle eut aussi une conséquence juridique, qu'il convient de corréliser avec la renaissance du droit romain au XII^e siècle : vers 1170, la curie romaine définit la catégorie de *sigillum authenticum* (sceau authentique) comme moyen de validation incontestable d'un document dont l'autorité juridique était liée à la fonction du sigillant⁸¹. Les détenteurs d'un tel sceau étaient du coup en mesure d'authentifier des transactions entre particuliers contre rémunération. Or c'est dans ce cadre que fut bien plus tard fixé le sceau de Molsheim au bas des actes de 1265 et de 1307⁸². Cette pratique, dite de juridiction gracieuse, remplissait une fonction équivalente à celle de l'acte notarié, dont la réapparition se note au XII^e siècle en Italie, avant de lentement gagner les contrées septentrionales pour finir par remplacer les procédures concurrentes⁸³. Elle est concomitante d'une transformation du statut du sceau, qui apparaissait au haut Moyen Âge comme une marque

78. J.-L. CHASSEL, *op. cit.* (n. 71), p. 66-69.

79. *Ibid.*, p. 71 : sceaux de bourgeois de Rouen et peut-être de paysans en Normandie.

80. Il y a eu des sigillantes : la plus ancienne connue dans l'espace allemand est la comtesse palatine Adelaïde en 1097 (R.-H. BAUTIER, *op. cit.* (n. 70), p. 68). On en connaît quatre dans la haute aristocratie du nord de la France autour de 1100 (J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 75), p. 119-122). Voir aussi Brigitte BEDOS-REZAK, « Women, seals and power in medieval France, 1150-1350 », in Mary C. ELDER et Maryanne KOWALEWSKI, *Women and power in the Middle Ages*, Athens/London, 1988, p. 61-82 et Andrea STIEDORF, *Rheinische Frauensiegel. Studien zur rechtlichen und sozialen Stellung weltlicher Frauen im 13. und 14. Jahrhundert*, Köln/Wien, 1999.

81. W. SCHÖNTAG, *op. cit.* (n. 17), p. 16 et J.-L. CHASSEL, *op. cit.* (n. 71), p. 74-77.

82. AVES, 1AH 7568/1 et ADBR, G 1818/1.

83. J.-L. CHASSEL, *op. cit.* (n. 71), p. 77. Voir aussi Robert-Henri BAUTIER, « L'authentification des actes privés dans la France médiévale. Notariat public et juridiction gracieuse », in *Notariado público y documento privado, de los orígenes al siglo XIV. Actas del VII Congreso internacional de diplomática* (Valencia, 1986), t. II, Valence, 1989, p. 701-772, notamment p. 713-736 sur le notariat dans les villes du Midi ; ainsi que Jean HILAIRE, *La science des notaires. Une longue histoire*, Paris, 2000, p. 32-66.

personnelle ou, si l'on préfère, comme le prolongement d'un individu⁸⁴, pour gagner en abstraction en devenant le signe d'une personne morale. Cette évolution amorcée au milieu du XI^e siècle se manifesta à travers une diversification iconographique, puisque l'image de l'individu détenteur du sceau faisait place à divers types de symboles représentant une fonction ou une institution⁸⁵.

Diffusion des sceaux de ville en Alsace

Les sceaux de ville apparaissent alors que ces évolutions profondes étaient en cours. L'histoire de leurs débuts est bien balisée. Laissons de côté les sceaux des villes d'Italie du Nord et les bulles des communes de la France méridionale au XII^e siècle⁸⁶. Dans la partie de l'Europe qui nous intéresse ici, les sceaux urbains firent leur apparition dans les premières décennies du XII^e siècle à peu près simultanément dans le Rhin moyen et dans les anciens Pays-Bas méridionaux. La chronologie des sceaux des métropoles ecclésiastiques rhénanes et mosellane (Cologne, Mayence, Trèves) est l'objet de débats entre spécialistes : on retiendra que ces villes, tout comme Aix-la-Chapelle et peut-être Soest, étaient avec certitude dotées d'un sceau dans les années 1140⁸⁷ et que celui-ci tire ses origines des diverses formes d'association qui liaient les habitants entre eux⁸⁸.

389

84. C'est ce que montre la présence de cheveux dans les sceaux mérovingiens et carolingiens, cf. *supra*, n. 22. Cette fonction perdure évidemment durant tout le Moyen Âge pour les sceaux personnels, voir Brigitte BEDOS-REZAK, « L'au-delà du soi. Métamorphoses sigillaires en Europe médiévale », *Cahiers de civilisation médiévale*, 196, 2006, p. 337-358.

85. M. GROTEN, *op. cit.* (n. 60), p. 131-138, M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 45), p. 141.

86. H. DRÖS, H. JAKOBS, *op. cit.* (n. 53), p. 128-139.

87. Datation haute : Cologne en 1114/1118, Mayence en 1119, Trèves après 1110, et Aix-la-Chapelle entre 1127 et 1134 (Manfred GROTEN, « Studien zur Frühgeschichte deutscher Stadtsiegel, Trier, Köln, Mainz, Aachen, Soest », *Archiv für Diplomatik*, 31, 1985, p. 443-478). Elle a été contestée par une datation faisant remonter le sceau des instances municipales des trois métropoles ecclésiastiques à l'époque d'Eugène III et du concile de Reims : Trèves en 1147, Mayence vers 1148 et Cologne en 1148/1149 (cf. H. DRÖS, *op. cit.* (n. 16) et Hermann JAKOBS, « Nochmals Eugen III. und die Anfänge europäischer Stadtsiegel », *Archiv für Diplomatik*, 39, 1993, p. 85-139). Aix a usé en 1134, 1158 et 1200 du sceau dit de Charlemagne, remplacé par le sceau de la *civitas* en 1215 (*ibid.*, p. 139-148). À Soest, le sceau est attesté dans les années 1160, mais pourrait remonter aux années 1140 (Wolfgang KRAUTH, « Stadtsiegel in Soest und Coesfeld. Zwei westfälische Bischofsstädte im Vergleich », in Markus SPÄTH, éd., *Die Bildlichkeit korporativer Siegel im Mittelalter. Kunstgeschichte und Geschichte im Gespräch*, Köln, 2009, p. 212).

88. M. GROTEN, *op. cit.* (n. 60), p. 126-131.

Dans les comtés de Hainaut et de Flandre, les sceaux se rencontrent d'abord dans des villes non épiscopales, mais dès la seconde moitié du siècle, toutes les grandes communes de la région en disposaient⁸⁹. Les villes anglaises leur emboîtèrent le pas dans les années 1190⁹⁰, tandis que celles d'autres régions d'Europe ne seraient touchées que durant le dernier tiers du XIII^e siècle comme le nord des Pays-Bas, le pays de Galles ou le Portugal⁹¹.

Dans le monde germanique, la diffusion se fit progressivement au XII^e siècle à partir du bassin rhénan : on trouve des sceaux urbains en Franconie peu avant 1200, en Autriche dans les années 1220-1230, en Souabe, Bavière et Saxe durant les décennies suivantes et au début du XIV^e siècle⁹². À nouveau, la propagation s'est faite par le haut, depuis les agglomérations aux institutions les plus structurées. Ainsi dans le Rhin supérieur (CARTE 1), le sceau des bourgeois de la *civitas* épiscopale

89. Gand (1147), la petite localité d'Ename (1150) puis Tournai (1160) et Ypres (1170) (Thérèse DE HEMPTINNE et Walter PREVENIER, « La Flandre au Moyen Âge. Un pays de trilinguisme administratif », in *La langue des actes. Actes du XI^e Congrès international de diplomatique (Troyes, jeudi 11-samedi 13 septembre 2003)*, Olivier GUYOTJEANNIN, éd., http://elec.enc.sorbonne.fr/CID2003/de-hemptinne_prevenier) ; Liège (1185), Anvers (1194) (M. FABRE, *op. cit.* (n. 2), p. 38) ; Douai en 1181 (Thomas BRUNNER, « Le « Martinet », grand sceau de la commune de Douai (fin XII^e-XV^e siècle). Recherches sur le sens perdu d'un sceau », in M. LIBERT et J.-F. NIEUS, *op. cit.* (n. 1), p. 252). Dès les années 1150, Péronne, Amiens ou Valenciennes émettaient leurs premiers actes, mais les sceaux de cette époque ne sont pas conservés (Benoît-Michel TOCK, « La diplomatique urbaine du XII^e siècle dans le Nord de la France », *La diplomatique urbaine, op. cit.* (n. 6), p. 502, 518).

90. Jane E. SAYERS, The land of chirograph, writ and seal : The absence of graphic symbols in English documents, in P. RÜCK, *op. cit.* (n. 20), p. 537.

91. Geertrui VAN SYNGHEL, « Urban diplomatics in the Northern Low Countries », in *La diplomatique urbaine, op. cit.* (n. 6), p. 537 ; Eef DIJKHOF, « The growing literacy in the towns of the County of Holland and Zeeland », *ibid.*, p. 135-137 ; Ralph GRIFFITHS, « The authors of urban records in Medieval Wales », *ibid.*, p. 170 ; José MARQUES, Maria Helena DA CRUZ COELHO, Armando Luís DE CARVALHO HOMEM, « Diplomatie municipale portugaise (XIII^e-XV^e siècles) », *ibid.*, p. 283.

92. Artur DIRMEIER, « Mit Brief und Siegel : Beglaubigungsmittel an Donau und Rhein », in Jörg OBERSTE, dir, *Repräsentationen der mittelalterlichen Stadt*, Regensburg, 2008, p. 195-197, Peter CSENDES, « Die Anfänge des städtischen Urkundenwesens in Österreich », in *La diplomatique urbaine, op. cit.* (n. 6), p. 93, Thomas VOGTHERR, « Die Anfänge des städtischen Urkundenwesens in Sachsen », *ibid.*, p. 535.

de Strasbourg est attesté dès 1201⁹³. Dans l'Alsace de 1250, cinq autres villes disposaient déjà de leur sceau : Colmar (1214), Haguenau (1215), Obernai (1240), Rouffach (1241) et Saverne (1248), auxquelles il convient d'ajouter Fribourg-en-Brisgau (1218), Bâle (1225) et Brisach (1227)⁹⁴. Au cours du demi-siècle suivant, dix-neuf villes les rejoignirent (et sept autres outre-Rhin⁹⁵) : Wissembourg et Sélestat (1257), Soultz-Haut-Rhin (1260/1271), Rhinau (1261/1263), Rosheim (1262/1286), Molsheim (1263), Mulhouse (1266/1267), Kaysersberg (1271), Eguisheim (1272), Guebwiller (1275), Munster (1287), Altkirch (1292), Thann (1296), Cernay (1298), Neuwiller-lès-Saverne (1299), Seltz (avant 1300), Erstein et Dachstein (1303)⁹⁶.

Cette énumération quelque peu fastidieuse appelle quelques commentaires. Notons tout d'abord que si l'on ne s'en tient qu'à la date de la plus ancienne empreinte sigillaire, une vingtaine de centres urbains alsaciens ont précédé Molsheim dans l'usage d'un sceau, sachant que le phénomène a aussi touché des communautés au caractère plus rural comme la paroisse de Mutzig en 1263⁹⁷. L'apparition du sceau de la ville moyenne qu'était Molsheim s'inscrit dans un mouvement d'ensemble qui connaît un coup d'accélérateur au milieu du siècle. À la phase

93. *urbZent*, t. II, p. 597. Il pourrait remonter au dernier quart du XII^e siècle d'après certains traits stylistiques (Charles WITTMER, « Le sceau le plus ancien de la ville de Strasbourg », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 3-4, 1939, p. 103) ou à la tout fin du siècle (*Strasbourg 1200-1230 : la révolution gothique*, Strasbourg, 2015, p. 222, cat. 29). À Spire, il est attesté en 1207, à Bâle en 1225 (*urbZent*, t. II, p. 573, 49).

94. METZ_2002, p. 70 (Colmar), 89 (Haguenau) ; METZ_2008, p. 153 (Obernai) ; *urbZent*, t. II, p. 90 (Brisach), 205 (Fribourg), 695 (Saverne) ; Rouffach (Staatsarchiv des Kantons Basel-Stadt, Klosterurkunden Klingental Nr. 3 [21 novembre 1241], merci à Olivier Richard pour cette référence). Les « communes » alsaciennes sans sceau sont alors : Molsheim, Mulhouse, Rosheim, Sélestat et Wissembourg (et Neuenburg), *urbZent*, t. III, Karte 10 (à corriger pour Rouffach).

95. Gengenbach (1291), Kenzingen (1280), Lahr (1305), Neuenburg (1261), Offenburg (1269 [perdu], 1284), Renchen (1263) et Sulzburg (vers 1300), *urbZent*, t. II, p. 223, 303, 455, 478, 507 et 603.

96. METZ_2002, p. 54 (Altkirch), 67 (Cernay), 74 (Dachstein), 78 (Eguisheim), 81 (Erstein), 84 (Guebwiller), 93 (Kaysersberg) ; METZ_2008, p. 138 (Molsheim), 144 (Mulhouse), 147 (Munster qui est une *communitas vallis*), 150 (Neuwiller-lès-Saverne), 156, n. 285 (Rhinau), 163 (Rosheim) ; *urbZent*, t. II, p. 550 (Sélestat), 554 (Seltz), 602 (Soultz-Haut-Rhin), 572 (Thann), 664 (Wissembourg) et 695 (Saverne).

97. AVES, CH 6, n° 120 (la paroisse englobait les localités de Mutzig, Wege et Hermolsheim) ; B. BEDOS, *op. cit.* (n. 12), p. 365, n° 483.

La diffusion des sceaux de ville dans les centres urbains
du Rhin supérieur au XIII^e siècle

Carte 1.

initiale touchant uniquement les grands centres régionaux entre 1200 et 1225 a succédé une timide diffusion dans quelques agglomérations secondaires jusqu'en 1250. Avec une dizaine de nouveaux sceaux attestés, l'intensification des pratiques sigillaires au cours des deux décennies suivantes marque l'avènement d'une troisième génération de villes sigillantes. L'Empire traverse alors le Grand Interrègne (1254-1273), période d'instabilité politique qui déboucha sur l'affirmation des villes dans le paysage des pouvoirs régionaux ainsi que sur le développement d'une véritable forme de réseau urbain⁹⁸. C'est donc dans un monde caractérisé par une inflation des sceaux de ville que les Molsheimiens commencèrent à sceller.

La succession des matrices médiévales du sceau de Molsheim

Entre 1263 et le XVI^e siècle, la ville de Molsheim paraît n'avoir usé que d'un sceau à la fois⁹⁹. Les types I et II furent utilisés successivement (figure 6) et non simultanément pour valider différentes catégories d'actes comme Robert-Henri Bautier a pu l'affirmer trop rapidement¹⁰⁰. Le sceau initial fut remplacé entre 1350 et 1369 : sa longévité fut par

98. La remarque vaut en tout cas pour le Rhin supérieur : Odile KAMMERER, *Entre Vosges et Forêt-Noire : pouvoirs, terroirs et villes de l'Oberrhein. 1250-1350*, Paris, 2001, p. 250-270.

99. Il n'est pas impossible toutefois que pendant quelques décennies les deux types aient été utilisés simultanément, car l'annonce du sceau d'un acte de 1404 mentionne un petit sceau : « *der stette zu Mollesheim clein ingesigel* » (AVES, 7AST2/11). L'empreinte est perdue mais, sauf à imaginer un type inconnu, elle doit correspondre au type II. La ville avait-elle au début du XV^e siècle, un grand et un petit sceau, de même qu'à Obernai on utilisait alors le *sigillum civium* et le *sigillum secretum opidi* (Chr. MULLER, *op. cit.* (n. 53), p. 98, types 2 et 3) ? Le problème est qu'on n'a plus de trace du type I après 1350, en dépit de la relative abondance documentaire vers 1400 (six actes entre 1403 et 1410, dont quatre scellés du type II, les deux autres sceaux étant perdus). En renvoyant au type II, la désignation de petit sceau pourrait-elle simplement manifester chez le rédacteur le souvenir de l'existence du type I, de plus grande dimension mais d'usage révolu ?

100. Selon lui, le type II avait été utilisé à la fin du XIII^e siècle comme « petit sceau » (réservé à la validation des actes privés), aux côtés du grand sceau (notre type I) dévolu aux actes plus politiques. Il donne comme autres exemples Altkirch et Kaysersberg (R.-H. BAUTIER, *op. cit.* (n. 83), p. 746). Son raisonnement s'appuie sur B. BEDOS, *op. cit.* (n. 12), p. 47, n° 25 et p. 264, n° 328. Or dans cet inventaire, la lecture de la légende du second sceau d'Altkirch est erronée : le prétendu *sigillum parvum* est en fait un *sigillum procuratoris* (METZ_2002, p. 54, n. 47). Pour Kaysersberg, l'usage d'un petit sceau n'est guère plus manifeste. Le raisonnement de R.-H. Bautier sur cet usage particulier de petits sceaux dans les petites villes alsaciennes se fonde donc sur des informations erronées...

conséquent quasi-séculaire, tandis que le type II est attesté sur deux siècles. Ces durées d'utilisation sont assez longues, plus en tout cas que dans nombre de grandes villes du sud de l'Empire¹⁰¹, mais sans pour autant être exceptionnelles puisque le même grand sceau a été en usage pendant presque deux siècles et demi à Obernai, trois siècles à Constance¹⁰² et même quatre siècles ou plus à Strasbourg, à Spire ou dans des villes des anciens Pays-Bas, comme Douai et Arras¹⁰³.

On ignore les raisons de ces remplacements. Deux grandes familles de causes les expliquent habituellement : soit la matrice est devenue inutilisable (ou a été perdue), soit on a voulu en modifier certains aspects, le plus généralement parce que les autorités urbaines souhaitaient adopter une nouvelle image¹⁰⁴. À Molsheim, cette dernière raison ne peut être invoquée puisque la même scène traversa les siècles et que la même légende fut conservée bien au-delà du Moyen Âge. A-t-on voulu moderniser le style du sceau ? Hormis la taille, les différences iconographiques entre les deux sceaux médiévaux ne sont pas flagrantes et nos observations ont plutôt fait ressortir une dégradation stylistique sur le type II, le graveur

101. Nombre d'années entre deux types attestés : Cologne (1149/1269) : 120 ans ; Würzburg (1195/1237) : 42 ans ; Coblenz (1198/1237/1254) : 39 ans puis 17 ans ; Ratisbonne (1211/1250/1307) : 39 ans puis 57 ans ; Augsbourg (1234/1260) : 26 ans ; Bamberg (1234/1279) : 55 ans ou Ingolstadt (1291/1314/1347) : 23 ans puis 33 ans (cf. A. DIRMEIER, *op. cit.* (n. 92), p. 197-205). Villes alsaciennes : Obernai (1240/1285) : 45 ans (Chr. MULLER, *op. cit.* (n. 53), p. 98) ; Mulhouse (1266/1293) : 27 ans (E. BENNER, *op. cit.* (n. 49), p. 24-25) ; Eguisheim (1272/1330) : 58 ans ; Kaisersberg (1278/1303) : 25 ans (METZ_2002, p. 78 et 93). À Colmar, deux types sont successivement attestés en 1214 et 1222 (METZ_2002, p. 70). A-t-on gravé deux types à seulement huit années de distance ? Le premier était-il (bien) plus ancien ? Toujours est-il que le second était encore en usage en 1281 (BEDOS, *op. cit.* (n. 12), p. 185, n° 214).

102. Le type « 2 » d'Obernai entre 1285 et 1521 (Chr. MULLER, *op. cit.* (n. 53), p. 98) ; à Constance, entre 1294 et 1577 (W. SCHÖNTAG, *op. cit.* (n. 17), p. 33). La petite ville de Steinbach a eu un même sceau entre 1363 et 1596 soit 233 ans (*ibid.*, p. 34).

103. À Strasbourg, le sceau de 1201 est encore utilisé au XVII^e siècle ; celui de 1231 à Spire au XVIII^e siècle (M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 45), p. 153). Pour Arras et Douai, cf. T. BRUNNER, *op. cit.* (n. 89), p. 258, n. 48.

104. Cf. MolsMA, p. 51. L'histoire sigillaire d'Obernai est mieux documentée : la matrice d'un sceau fut perdue en 1559 à Strasbourg et en 1567, le conseil en fit briser une autre pour la remplacer (Chr. MULLER, *op. cit.* (n. 53), p. 102-103). Toutefois, la matrice en bronze du deuxième sceau de la ville, attesté depuis 1285, a été conservée jusqu'à nos jours (*ibid.*, p. 98). En 1381, le maire de Londres fit pour sa part remplacer l'ancienne matrice, qui n'était plus à son goût (B. BEDOS-REZAK, *op. cit.* (n. 84), p. 339).

du XIV^e siècle n'ayant visiblement pas été à son aise pour reproduire l'image dans un champ réduit. Profitant sans doute de la nécessité de remplacer la première matrice, la ville en adopta une plus petite pour des raisons certainement économiques : le nouveau type consommait au minimum moitié moins de cire que son prédécesseur¹⁰⁵. On rejoint ici le constat de R.-H. Bautier sur la tendance à la réduction de la taille du sceau amorcée dans les chancelleries urbaines à la fin du XIII^e siècle afin de diminuer les coûts de production des chartes¹⁰⁶. Le phénomène a donc touché Molsheim un bon demi-siècle après son apparition ailleurs.

Une scène hagiographique réaliste

Faute de place, et sans doute parce que l'identification de la scène ne prêtait guère à équivoque pour les contemporains, il n'y a pas à Molsheim d'inscription dans le champ sigillaire qui permette d'identifier le personnage, et ce contrairement au sceau équestre de la paroisse de Mutzig, son exact contemporain, où à côté du cavalier sans nimbe enjambant un oiseau, le graveur a précisé qu'il s'agissait de saint Maurice¹⁰⁷. De fait, on a traditionnellement identifié l'image du sceau molsheimien avec un épisode du martyre de saint Georges¹⁰⁸. Une telle identification semble aller de soi à partir du type II, quand le supplicié a la tête nimbée, mais l'ajout de ce détail au XIV^e siècle aurait très bien pu relever d'une réinterprétation tardive d'un sceau (celui de 1263) qui avait initialement un autre sens. En l'absence de sources explicites¹⁰⁹, il ne faut pas nous laisser influencer par une tradition qui a pu être une justification

105. À défaut de pouvoir proposer ici une estimation du volume (en raison de la forme irrégulière du dos) et de la masse de cire requise, ce constat s'appuie sur l'aire des deux sceaux, le type I fait 10.930 mm², le type II 4.534 mm², soit un rapport de 2,4.

106. R.-H. BAUTIER, *op. cit.* (n. 83), p. 746-747.

107. AVES, CH 6, n^o 120 : s'[*anctus*] MAURIC/IUS. Le texte est écrit de façon libre dans le champ et sa disposition maladroite (prénom coupé ; disposition oblique cassée vers la fin sur la première ligne) ainsi que l'absence de cadre que l'on trouve d'ordinaire autour de ce type de textes (le phylactère ou listel, cf. *VocSig*, p. 145, n^o 197), laissent à penser que l'indication n'avait pas été prévue initialement par le graveur (reproduit dans T. BRUNNER, *op. cit.* (n.*), p. 38). Il suffit de comparer avec la belle inscription, nette et régulière, du champ du sceau d'Obernai de 1240 : S. PETRUS (Chr. MULLER, *op. cit.* (n. 53), p. 97-98).

108. *MolsMA*, p. 49.

109. Même si on a pu noter que le sceau est parfois le seul indice d'un culte local quand les sources écrites font défaut (M. FABRE, *op. cit.* (n. 2), p. 154, n. 242).

Figure 6.

après coup, et commencer par reconsidérer les choses sans *a priori*, en partant de la seule image, avant de confirmer ou d'infirmer la présence de ce saint sur le type I.

Le supplice de la roue

On y voit un homme roué. Pour l'Alsacien du XIII^e siècle, l'image avait sans doute autant un sens profane et concret dans le cadre judiciaire qu'une signification édifiante comme scène de martyre. Remontant à l'Orient antique mais mal documentée avant le XIV^e siècle, l'exécution par la roue était utilisée dans l'Empire germanique pour les criminels qui avaient commis des méfaits particulièrement odieux : crime de lèse-majesté, parricide ou assassinat prémédité¹¹⁰. On procédait en deux

110. A. FOLLAIN, *op. cit.* (n. 39), p. 441 : des textes en parlent à Metz en 1364 et 1373. Sur les origines persanes ou égyptiennes du supplice, voir Jozef VERGOTE, « Eculeus, Rad- und Pressefolter in den ägyptischen Märtyrerakten », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, 38, 1938 (1939), p. 239-240.

temps. On commençait par briser les membres du condamné qui avait été préalablement attaché soit directement sur la roue, soit sur le sol avec des cales sous les membres. Dans cette seconde variante, qui était qualifiée de « mode germanique » à l'époque moderne, il arrivait que le bourreau rompît les membres du supplicié à l'aide d'une roue, comme le montre en 1348 une enluminure du code juridique de la ville de Zwickau (Saxe), ainsi que, vers 1485, la chronique officieuse de la ville de Berne de Diebold Schilling l'Ancien¹¹¹. User d'une roue de frappe n'était pas des plus pratiques¹¹². Un tel geste ne s'explique par conséquent que par la valeur symbolique attribuée à la roue.

Dans un second temps, une roue, de grande dimension cette fois, était utilisée pour l'exposition du condamné, laissé agonisant pendant des heures – le supplice étant conçu pour durer¹¹³. Les membres brisés étaient repliés sous le corps et entrelacés dans les rayons. Le visage du mourant était tourné vers le ciel afin de faire face à son Créateur¹¹⁴. Comme on le voit peu après 1315 sur le *Nequambuch* de la ville de Soest en Westphalie (qui est la plus ancienne illustration connue d'un roué judiciaire), il arrivait que la roue fût fixée sur un mât, ensuite planté en terre et hissé à l'aide de cordes pour montrer le condamné de façon ostentatoire tout en le rapprochant du ciel¹¹⁵. Le mât mis à part, c'est ce moment ultime de la torture que reproduisent les types successifs du sceau de Molsheim. Or cette scène très médiévale peut être reliée à la légende de saint Georges.

111. Respectivement : *Codex Statutorum Zvicaviensium*, f. 72v° (reproduit dans Wolfgang SCHILD, *Folter, Pranger, Scheiterhaufen. Rechtsprechung im Mittelalter*, München, 2010, p. 161) et *Spiezer Chronik*, Berne, Burgerbibliothek, Mss.h.h.I.16, f. 505v°, <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/bbb/Mss-hh-I0016/506/0/Sequence-50>.

112. La masse était aussi utilisée, comme le montre une illustration de Fribourg en Nuithonie de 1574 (W. SCHILD, *op. cit.* (n. 111), p. 174).

113. Antoine FOLLAIN, *Le crime d'Anthoine. Enquête sur la mort d'une jeune femme dans les Vosges au XVIII^e siècle*, Paris, 2017, p. 122-127. À l'époque moderne, on pouvait pratiquer un étranglement préalable par pitié. Est-ce déjà le cas au XIII^e siècle ?

114. *Ibid.*, p. 127-133, W. SCHILD, *op. cit.* (n. 111), p. 170.

115. Hermann SCHMOECKEL, *Das Soester Nequambuch*, Leipzig, 1924, p. 2 et pl. VIII. Cf. https://de.wikipedia.org/wiki/Schrae#/media/File:Soester_Nequambuch_N_N_Soest_Stadtarchiv.jpeg.

Saint, soldat et martyr

Il y a une disproportion entre l'importance du culte voué à saint Georges dans les Églises chrétiennes et ce que l'on sait du personnage historique. Contrairement à ce qu'on a pu parfois affirmer, le saint semble bien avoir existé (et d'ailleurs, il n'a jamais été « supprimé » du calendrier de l'Église catholique¹¹⁶), mais ce que l'on peut savoir de lui se résume à quelques mots : ce devait être un soldat romain palestinien (et non cappadocien comme le prétend la légende) qui selon toute vraisemblance fut exécuté, et même sans doute décapité vu son statut, lors de la grande persécution de Dioclétien en 303 et dont le tombeau à Lydda (actuelle Lod, en Israël) devint dès le IV^e siècle un lieu de pèlerinage¹¹⁷. À la fin du même siècle, un premier récit de sa passion fut mis par écrit en Cappadoce par un certain Pasicratès : il constitue la base de la légende de saint Georges qui, suite à l'agrégation de plusieurs éléments mythologiques, assura la popularité du martyr¹¹⁸. Ponctuée par trois résurrections, la longue succession des divers supplices subis par celui-ci témoignait d'une foi inexpugnable qui lui valut le surnom de *Mégalomartyr* chez les chrétiens d'Orient. Les récits les plus anciens indiquent qu'il mourut pour la première fois sur la roue, découpé en une dizaine de morceaux dispersés dans une fontaine avant d'être récupérés par des anges pour permettre sa résurrection. Cette véritable scène de boucherie ne correspond pas

116. Issu du concile de Vatican II, le calendrier général de 1969 maintient en effet la commémoration de Georges au 23 avril (ce qui constitue certes une forme de rétrogradation puisqu'il ne bénéficie plus d'une fête majeure depuis 1960), cf. la mise au point dans André MANDOUZE, dir., *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, t. II, *La semence des martyrs* (33-313), Paris, 1987, p. 15.

117. La littérature sur ce saint est pléthorique, on pourra renvoyer à l'aperçu récent et érudit donné par Jan M. F. VAN REETH, « Vie et geste de saint Georges. Légende et histoire », in Bart JANSSENS, Bram ROOSEN et Peter VAN DEUN, éd., *Philomathetos. Studies in Greek patristic and Byzantine texts presented to Jacques Noret for his sixty-fifth birthday*, Louvain, 2004, p. 647-670, en l'occurrence p. 653-656. La prétendue origine cappadocienne vient d'une confusion avec un autre Georges. Les reliques du martyr initialement inhumées dans le petit village de Theuca furent rapidement transférées à Lydda.

118. Franz CUMONT, « La plus ancienne légende de saint Georges », *Revue de l'histoire des religions*, 114, 1936, p. 8. Voir aussi la recension exhaustive des versions de la légende in Wolfgang HAUBRICH, *Georgslied und Georgslegende im frühen Mittelalter. Text und Rekonstruktion*, Königstein, 1979, p. 206-209.

à l'image assez réaliste, on vient de le voir, du sceau de Molsheim. Il est en fait fort probable que la tradition hagiographique ait véhiculé un amalgame entre deux modes d'exécution antiques¹¹⁹.

Comme Georges avait été soldat, il fut aussi assez rapidement vénéré comme un saint guerrier¹²⁰. Cette dimension fut confortée par l'introduction, un peu plus tardive dans la légende, du fameux épisode du combat contre le dragon¹²¹. Ces trois figures de Georges (le martyr, le guerrier et le sauroctone) sont celles autour desquelles l'imaginaire des fidèles s'est cristallisé, comme en témoignent les développements de l'iconographie chrétienne occidentale. Nous ne nous intéresserons pas ici aux représentations du saint en soldat ni en tueur de dragon¹²². Nous nous contenterons de mentionner les sceaux de ville sur lesquels, à notre connaissance, il a été représenté à l'époque médiévale. Le *Corpus des sceaux de ville* n'en mentionne aucun sur le territoire actuel de la France¹²³. Selon toute vraisemblance, Georges figure en guerrier à pied tenant une lance sur le sceau de Bamberg (Haute-Franconie) en 1234, et avec plus

119. Une approximation de traduction entre le copte et le grec est sans doute à l'origine de cette confusion : pour découper un corps, on utilisait un pressoir de charpentier sur lequel des lames étaient attachées. Afin d'obtenir une pression suffisante pour déchiqueter le corps, on tournait une roue qui permettait d'enrouler les cordes actionnant le petit mécanisme. Par métonymie, la roue pouvait désigner tout le pressoir (Jozef VERGOTE, CR de Walter Till, *Koptische Heiligen- und Märtyrerlegenden*, t. 2, Rome, 1935, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 34, 1938, p. 99-102). De cette lecture ont découlé des représentations fantaisistes du supplice de la roue, compilées en 1591 in Antonio GALLONIO, *Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens*, Paris, 1904 (éd. italienne 1591), p. 23-30 (dessins : <https://archive.org/stream/torturesettourments00galluoft#page/n41/mode/2up>). Ce découpage du saint rappelle le mythe d'Osiris (J. M. F. VAN REETH, *op. cit.* (n. 117), p. 669-670).

120. *Ibid.*, p. 651-652. L'unique représentation du saint distribuant ses biens pour les pauvres, peinte à Saint-Martin de Tours vers 1060-1080, fut sans postérité (Esther DEHOUX, « Vaincre le dragon. Saint Georges et les Templiers », in Damien CARRAZ et Esther DEHOUX, éd., *Images et ornements autour des ordres militaires au moyen âge. Culture visuelle et culte des saints (France, Espagne du nord, Italie)*, Toulouse, 2016, p. 182.

121. Les récits de l'Antiquité tardive en parlent déjà, mais ce n'est qu'au XII^e siècle que cet épisode est mis en avant, puis fait l'objet de représentations en Occident avant qu'à la fin du XIII^e siècle, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ne lui assure un succès européen (J. M. F. VAN REETH, *op. cit.* (n. 117), p. 649, 657 et E. DEHOUX, *op. cit.* (n. 120), p. 181, n. 4 et *Eadem*, *Saints guerriers. Georges, Guillaume, Maurice et Michel dans la France médiévale (XI^e-XIII^e siècle)*, Rennes, 2014).

122. Cf. T. BRUNNER, *op. cit.*, (n. 89), p. 262-263.

123. B. BEDOS, *op. cit.* (n. 12).

de certitude vers 1270/1280 sur celui d'Amberg (Haut-Palatinat), qui semble avoir été imité du précédent¹²⁴. Au début du XIV^e siècle, il est représenté en cavalier sauroctone sur le sceau de Stein am Rhein (canton de Schaffhouse)¹²⁵. Toutes ces localités ont en commun de se trouver dans le sud de l'espace germanique et d'avoir une église placée sous la protection du saint. Elles partagent cela avec le Molsheim médiéval.

Saint Georges et Molsheim : autour de la diffusion régionale d'un culte

400

Jusqu'à une période assez récente, la vénération du grand martyr est demeurée profondément ancrée dans les pratiques catholiques en Alsace et dans le sud de l'Allemagne. Georges est en effet l'une des principales figures des quatorze saints auxiliaires (*die Vierzehn Nothelfer*), une association sacrée née après la Grande peste du milieu du XIV^e siècle¹²⁶. Ce ne peut donc être en tant que « grand auxiliaire » qu'il a été choisi sur un sceau bien antérieur. La propagation en Europe occidentale du culte du martyr palestinien et sa pénétration en Alsace remontent de fait à fort loin. Lucien Pflieger puis Georges Fritz en ont rappelé jadis les principales étapes dans deux courtes synthèses assez complètes, sans être tout à fait exhaustives¹²⁷. Pour observer un phénomène spirituel tel que la vénération d'un saint, l'historien ne peut s'appuyer que sur quelques indices souvent ténus et d'autant plus épars qu'on remonte dans le temps. Il doit pister les rares mentions textuelles du culte lui-même, la présence plus ou moins marquée du saint comme patron paroissial et réunir des vestiges iconographiques de diverses natures (sculptures, fresques, vitraux

124. Respectivement : Karl SCHNAPP, « Die historischen Hoheitszeichen der Stadt Bamberg », *Bericht des Historischen Vereins Bamberg*, 109, 1973, p. 58-65 (il propose aussi d'y voir saint Maurice ou saint Gangolf) et A. DIRMEIER, *op. cit.* (n. 92), p. 198. Georges figure en chevalier sur un vitrail de la cathédrale de Strasbourg vers 1270 (cf. *infra*, n. 172).

125. Emil SCHULTHESS, *Die Städte- und Landessiegel der Schweiz : ein Beitrag zur Siegelkunde des Mittelalters*, Zürich, 1853, p. 115 et pl. xvi, n° 6 et 7.

126. Georg SCHREIBER, *Die Vierzehn Nothelfer in Volksfrömmigkeit und Sakralkultur : Symbolkraft und Herrschaftsbereich der Wallfahrtskapelle, vorab in Franken und Tirol*, Innsbruck, 1959, p. 18 et 23 (première mention à Ratisbonne au XIV^e siècle) et Lucien PFLEGER, « Der grosse Nothelfer Sankt Georg », *Elsassland Lothringer Heimat*, 14, 1934, p. 65. On voit ainsi alors certaines églises prendre le vocable de Georges (cf. *infra*, n. 146-147).

127. L. PFLEGER, *op. cit.* (n. 126), p. 65-66 (malheureusement sans donner les références de ses sources) et Georges FRITZ, « Autour de Saint Georges », *Archives de l'Église d'Alsace*, 2, 1947-1948, p. 1-12.

et enluminures pour l'époque qui nous intéresse)¹²⁸. On peut partir du principe que plus ces traces sont nombreuses, diverses et manifestes pour une période donnée, plus le culte du saint en question a alors été intense.

Originaire de l'aire méditerranéenne, le culte de saint Georges était bien implanté dans le royaume mérovingien dès le VI^e siècle puisque Grégoire de Tours rapporte la translation de ses reliques de Limoges au Mans¹²⁹, tandis que Venance Fortunat évoque, vers 570, la consécration par l'archevêque Sidoine d'une basilique Saint-Georges à Mayence¹³⁰. Au VII^e siècle circulaient dans les régions de l'axe Rhin-Rhône des agrafes de manteau – dont l'une fut trouvée à Strasbourg – qui représentaient un saint cavalier sous une étoile pourfendant un serpent de sa lance (carte 2)¹³¹. Il est possible d'y voir une représentation du saint. En 712, un acte du cartulaire de Wissembourg mentionne une église (*basilica*) en l'honneur de saint *Jorgius* qui avait été fondée par un aristocrate franc au VII^e siècle *in villa Teurino* (domaine non localisé dans la vallée de l'Isch, en Alsace bossue)¹³². Dans son testament de 777, le puissant abbé

128. Voir les réflexions sur les enjeux du développement du culte des saints dans Marco MOSTERT, « Comment étudier le culte des saints ? En guise de conclusion », in Marek DERWICH et Mihail DMITRIEV, dir., *Fonctions sociales et politiques du culte des saints dans les sociétés de rite grec et latin au Moyen Âge et à l'époque moderne. Approche comparative*, Wrocław, 1999, p. 469-473.

129. GRÉGOIRE DE TOURS, *Liber in gloria martyrum*, c. 100, in Bruno KRUSCH, éd., *MGH, SS rer. Merov.*, 1/2, Hanovre, 1885, p. 104-105.

130. VENANCE FORTUNAT, *Carmina*, II, 12 (*De basilica S. Georgi*), in Friedrich LEO, éd., *MGH, Auct. ant.*, IV/1, Berlin, 1881, p. 41.

131. Charles-Albert BAUD et Michel HUBLIN, « Le cimetière mérovingien de Saint-Jean-de-Gonville (Ain) », in Bernadette FIZELLIER-SAUGET, dir., *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours. Histoire et archéologie. Actes des XIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne (Clermont-Ferrand, 3-6 octobre 1991)*, Clermont-Ferrand, 1999, p. 354. – Reproduction de la fibule de Strasbourg dans Johannes-Baptist AUFHAUSER, *Das Drachenzwunder des heiligen Georg in der griechischen und lateinischen Uebersetzung*, Leipzig, 1911, pl. II b (avec la datation IV^e-V^e siècle qui doit être réévaluée).

132. Lucien PFLEGER, *Die Elsässische Pfarrei : Ihre Entstehung und Entwicklung: ein Beitrag zur kirchlichen Rechts- und Kulturgeschichte*, Strasbourg, 1936, p. 74, avec l'identification erronée de Diemeringen, rejetée par Fritz LAGENBECK, « Probleme der elsässischen Geschichte in fränkischer Zeit », *Alemannisches Jahrbuch*, 1957, p. 108, n. 230 et Anton DOLL et Karl GLÖCKNER, *Traditiones Wizenburgenses. Die Urkunden des Klosters Weissenburg, 661-864*, Darmstadt, 1979, p. 463-465, n° 234. En 712, Samuel et Benoît, petits-fils de Chramnoald – fondateur de cette église privée (*Eigenkirche*) – en héritent avant de la léguer à l'abbaye de Wissembourg. Ils ne portent pas de noms germaniques, ce qui semblerait indiquer un statut clérical.

Fulrad de Saint-Denis en France évoquait pour sa part une *cella* dédiée au même saint en Alémanie¹³³. Georges fut moins en faveur sous les Pépinides et les premiers Carolingiens. On observe ainsi un léger recul du culte à partir du VIII^e siècle, avant que les raids normands du second IX^e siècle ne favorisent une recrudescence de piété à l'adresse du saint guerrier¹³⁴.

Dans le sud-ouest de l'espace germanique, cette ferveur renouvelée est liée à l'acquisition par Hatton I^{er}, abbé de la Reichenau, d'une relique qu'il déposa en 896 dans l'église de l'Oberzell, un des édifices religieux de l'île monastique¹³⁵. Donné par le pape Formose, l'os venait de l'église romaine San Giorgio in Velabro¹³⁶. Dès lors, les traces de culte se multiplient dans le diocèse de Constance et ses proches alentours. Les plus anciens récits hagiographiques latins nous sont parvenus par des manuscrits copiés au IX^e siècle, mais reprenant des traductions de textes grecs bien antérieures¹³⁷. L'un de ces codex provient de l'abbaye de la Reichenau¹³⁸. Plusieurs hymnes et textes liturgiques du X^e siècle furent également composés dans la région¹³⁹. Parmi eux, le *Georgslied* mérite notre attention. Ce poème retraçant la passion de Georges fut rédigé alors en vieil haut-allemand dans la région de Prüm d'après ses traits dialectaux. On en conservé 57 vers dans un manuscrit du XI^e siècle (copié à la Reichenau ?) aux côtés de

133. Les trois versions connues du testament ont été éditées par Michael TANGEL, « Das Testament Fulrads von Saint-Denis », *Neues Archiv*, 32, 1907, p. 212-215. La version A évoque le sanctuaire de *sanctus Iorgius* à Adalungocella (p. 209), lieu également mentionné dans la version C (p. 214), tandis que la version B parle de *Sanctus Georgius* à Radulfesboch (p. 211). Une étude récente localise ce toponyme à Hoppetenzell (commune de Stockach [Bade-Wurtemberg] au nord du lac de Constance), cf. Alain STOCLET, *Autour de Fulrad de Saint-Denis (v. 710-784)*, Paris, 1993, p. 223.

134. W. HAUBRICHS, *op. cit.* (n. 118), p. 403.

135. Friedrich KNÖPP, « Hatto, Abt von Reichenau, Ellwangen und Weißenburg, Erzbischof von Mainz 891-913 », in *Idem*, dir., *Die Reichsabtei Lorsch. Festschrift zum Gedenken an ihre Stiftung 764*, t. I, Darmstadt, 1973, p. 263-264. L'édification de l'église avait débuté en 888.

136. G. FRITZ, *op. cit.* (n. 127), p. 11. Celle-ci apparaît sous le vocable de Georges en 682.

137. Sur les premières familles de manuscrits, voir W. HAUBRICHS, *op. cit.* (n. 118), p. 250-259.

138. *Codex Sangallensis* 550 (*ibid.*, p. 250, n. 228).

139. C'est le cas pour 5 des 14 textes de ce type datés d'entre 570 et 1100 relevés par W. Haubrichs (*ibid.*, p. 330-337). Proviennent de l'abbaye de la Reichenau : deux séquences, un hymne (ou composé à Saint-Gall ?) et des tropes, tandis qu'un hymne vient de l'abbaye voisine de Hohentwiel. Tous sont datés du X^e siècle.

l'adaptation vernaculaire des Évangiles par Otfrid de Wissembourg¹⁴⁰. Même s'il fut écrit par un clerc lettré, ce texte montre par sa seule existence que la vénération du saint pouvait toucher un public laïc grâce à la langue vulgaire.

Les lieux de culte dédiés au saint se multiplient par après. Selon L. Pfleger, l'évêque de Strasbourg lui consacra une chapelle à Kehl en 1038 et ses reliques étaient présentes en 1035 à Burgheim bei Lahr et au XI^e siècle à l'abbaye d'Altorf¹⁴¹. En 1084/1085, les moines clunisiens de Hirsau (près de Calw) fondèrent l'abbaye de Saint-Georges en Forêt-Noire¹⁴². En 1137, la chapelle du *Koesterle* de Laubenheim (comm. Mollkirch) était placée sous la protection du « martyr Georges », parmi une demi-douzaine d'autres saints¹⁴³. Les églises paroissiales à son nom paraissent se multiplier en Alsace dès les XI^e-XII^e siècles, à l'instar de celle de Haguenau en 1143¹⁴⁴. Il nous faut toutefois avancer ici avec prudence, puisque la grande enquête effectuée par Médard Barth montre que dans la plupart des cas, le vocable des paroissiales n'est documenté qu'au XIV^e siècle, comme c'est d'ailleurs le cas pour Molsheim en 1345¹⁴⁵. Le changement de dédicataire entre le Moyen Âge central et ces premières mentions textuelles est sans doute extrêmement rare mais n'est pas impossible¹⁴⁶. Du reste, on assiste à quelques modifications de ce type

140. Heidelberg, UB, Cod. Pal. Lat. 52, f. 200v^o-201v^o <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpl52/0438>. Sur la datation et la localisation, cf. W. HAUBRICHS, *op. cit.* (n. 118), p. 72-150.

141. L. PFLEGER, *op. cit.* (n. 126), p. 65.

142. Heinrich BÜTTNER, « St. Georgen und die Zähringen », in Hans PATZE, éd., *Schwaben und Schweiz im frühen und hohen Mittelalter. Gesammelte Aufsätze von Heinrich Büttner*, Sigmaringen, 1972 (paru en 1939), p. 164-166.

143. ADBR, D 50/1 : « [capella] in honore sancti Dei genitricis Marie, sanctique Bartholomei apostoli, sanctique Laurentii, martiris Georgii, Remigii, Eufemie aliorumque sanctorum... ». Georges n'arrive qu'en quatrième position et la liste n'est pas limitative. Signalons également la chapelle castrale de Bouxwiller, attestée peut-être en 1315 et avec certitude en 1395 (Médard BARTH, « Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter », *Archives de l'Église d'Alsace*, 11, 1960, 12, 1961, 13-14, 1962-1963 (HeK), col. 204).

144. *Ibid.*, col. 484.

145. ADBR, G 1082/4 [1345, 10 septembre] : « in ecclesia sancti Georgii in oppido nostro Mollesheim ».

146. Si aucun changement n'est connu pour cette période, c'est le cas entre le VIII^e siècle et 1330 à Epfig (cf. *infra*, n. 155).

Carte 2.

au Bas Moyen Âge puis à l'époque moderne¹⁴⁷. En Alsace avant 1500, 26 paroisses – dont Molsheim – avaient de façon certaine saint Georges pour patron¹⁴⁸.

147. Passent ainsi sous le vocable de saint Georges : Marckolsheim (d'abord consacrée à Marie et aux Rois mages) en 1445, Sélestat (église Sainte-Marie) au XV^e siècle, l'ancienne paroisse de Weisskirch (com. de Leymen, ct. Huningue) en 1502 (tout en conservant saint Martin) et Durmenach (ct. Altkirch), en remplacement de saint Pantaléon en 1540 (HeK, col. 796, 1238, 1712 et 302).

148. L. FLEGER, *op. cit.* (n. 126), p. 68, se trompe pour Pfulgriesheim selon HeK, col. 1072. D'après ce dernier, il conviendrait d'en ajouter une quinzaine pour l'époque moderne dont six l'étaient sans doute déjà au Moyen Âge : Kutzenhausen, Largitzen, Rott, Scheibenhart, Schwabwiller et Winterhausen. Autres paroisses : Birnenheim/Bornheim (village disparu du Ried [entre Artolsheim et Schoenau?], vers 1500), Rodern (1521), Bartenheim (1521), Muespach-le-Haut (1549), Franken (1652), Ohlungen (1666), Barembach (1666), Brunstatt (1700) et Hohengoeft (1758). En 1607, le saint devient le patron de la ville d'Ensisheim mais non de la paroisse (HeK, col. 341). Nous laissons ici de côté la vingtaine de mentions d'églises conventuelles (comme celle des Augustins de Colmar en 1362, *ibid.*, col. 233), de chapelles et d'autels consacrés au saint dans des églises que cet auteur a relevées.

Elles se répartissent sur l'ensemble de la région (carte 2), depuis l'Outre-Forêt avec Stundwiller (attestée en 1450), l'Alsace-Bossue avec Sarre-Union (1342), le pays de Hanau avec Melsheim (1315) et Mietesheim (1436), le Kochersberg avec Behlenheim (comm. Truchtersheim, avant 1300), Kleinfrankenheim (comm. Schnersheim, 1335), Rumersheim (comm. Berstett, 1354), Achenheim (1377) et Handschuhheim (1475), jusqu'au Sundgau avec Carspach (1460) et Spechbach(-le-Bas) (1464) et à d'autres paroisses de l'actuel Haut-Rhin avec Alswiller (disparu, près de Soultz-Haut-Rhin, 1300), Wintzfelden (comm. Soultzmatt, 1336), Ranztwiller (1430), Bowoltzheim (disparu, près d'Ensisheim, 1451), Helfrantzkirch (1457) et plus au nord Zimmerbach (1440) et Urschenheim (1490), en passant par l'Alsace centrale avec Châtenois (1328), Epfig (1330), Hipsheim (c. 1350) et le nord de Strasbourg avec Mundolsheim (1335) et Souffelweyersheim (1454)¹⁴⁹. À Strasbourg même se trouvait une chapelle dédiées au saint au XIII^e siècle « devant la cathédrale », côté nord¹⁵⁰. Outre ces édifices strasbourgeois, il y avait donc avec certitude avant la Grande peste au moins une bonne douzaine de paroisses de la région placées sous le vocable du martyr de Lydda¹⁵¹. Cela montre l'ancrage à la fois profond et ancien de son culte dans la région¹⁵². Du coup, la paroisse de Molsheim semble n'avoir eu aucune originalité en ce domaine.

On note cependant une forte concentration d'églises Saint-Georges dans une zone qui, du Kochersberg à Châtenois, inclut Molsheim (et peut-être, mais avec de grandes incertitudes, Duttlenheim¹⁵³). Selon L. Pfleger, une partie de cet engouement local pour le saint s'explique par la

149. *Ibid.*, col. 1522, 1172, 822, 834, 113, 693, 1164, 27, 521, 770, 221, 956, 31, 1770, 1088, 190, 550, 1835, 1611, 672, 345, 566, 882 et 1523.

150. Mentionnée en 1335, voir Jean-Jacques SCHWIEN, *Strasbourg. Document d'évaluation du patrimoine archéologique urbain*, Paris/Tours, 1992, p. 115.

151. Dans l'ordre chronologique : Laubenheim, Haguenau, Alswiller, Behlenheim, Melsheim, Châtenois, Epfig, Mundolsheim, Kleinfrankenheim, Wintzfelden, Sarre-Union, Molsheim et Hipsheim.

152. Ce n'est pas original dans le contexte de l'Oberrhein, mais il n'en était pas de même dans tout l'Occident latin. Il n'est ainsi pas certain qu'une seule paroisse médiévale du diocèse d'Arras ait été consacrée à Georges, cf. Bernard DELMAIRE, *Le diocèse d'Arras de 1093 au milieu du XIV^e siècle. Recherches sur la vie religieuse dans le nord de la France au Moyen Âge*, t. II, Arras, 1994.

153. HeK, col. 306, estime que le patron paroissial a pu être saint Laurent ou saint Georges au Moyen Âge.

vénération toute particulière que lui vouaient les évêques de Strasbourg qui multiplièrent les églises en son honneur dans les localités qu'ils possédaient (à Barembach, Achenheim, Souffelweyersheim, Molsheim, Châtenois, Urschenheim et Wintzfelden¹⁵⁴). Ce serait la raison pour laquelle la paroisse d'Epfig aurait remplacé la Vierge par ce saint au Moyen Âge central¹⁵⁵. Pour cet auteur, repris par la suite par M. Barth, l'église de Molsheim était sans doute l'une des plus anciennes dédiée à saint Georges, car le sceau de la ville montrait la figure primitive du martyr et non l'image du guerrier en vogue depuis l'époque des croisades¹⁵⁶. Il est vrai que parmi la petite trentaine de communautés alsaciennes évoquées, seule celle de Molsheim a fait figurer ce saint sur son sceau. Même si toutes ne disposaient pas d'un tel instrument au XIII^e siècle, ce constat semble conforter l'argument de ces deux auteurs. En d'autres termes, l'image sigillaire refléterait l'ancienneté, voire la primauté à l'échelle régionale, du culte du grand martyr à Molsheim.

Georges sur la roue : récit et représentation

La sélection de la représentation du supplice de la roue pour le sceau de Molsheim n'allait pas de soi¹⁵⁷. Jusqu'à présent, on a surtout mis en avant une motivation locale dans ce choix, puisque la même scène avait été sculptée sur le tympan de l'ancienne paroissiale Saint-Georges¹⁵⁸. Située à l'emplacement de l'actuelle place du marché et détruite à la fin du XVIII^e siècle, cette église romane est mal connue. Nous n'avons ainsi qu'une description indirecte du tympan mise au jour par R. Will dans les papiers du chanoine Straub. En 1889, celui-ci décrivait « de mémoire » le dessin et les notes de Johann Andreas Silbermann remontant au siècle précédent et aujourd'hui disparus, mais qu'il avait vus vers 1850 : « Le sculpteur du 13^e siècle y [sur le tympan] avait figuré le martyre de Saint Georges, patron de la paroisse, subissant la torture

154. La chapelle de Schirmeck était initialement placée sous le vocable de saint Sébastien, ce n'est qu'à l'époque moderne que saint Georges en est devenu le patron. En revanche, l'église-mère de Barembach, connue depuis le X^e siècle, était dédiée à ce saint, mais cela n'est attesté qu'au XVII^e siècle (HeK, col. 97-99).

155. L. PFLEGER, *op. cit.* (n. 126), p. 66. Église Sainte-Marie en 762, Saint-Georges en 1330 (HeK, col. 345-346).

156. *Ibid.*, col. 851 et L. PFLEGER, *op. cit.* (n. 126), p. 66.

157. On ne souscrira pas ici à l'idée d'évidence avancée par G. Oswald lorsqu'il affirmait que le choix du supplice était le mieux connu des fidèles et s'imposait (*MolsMA*, p. 49).

158. *Ibid.*, p. 49 et R. WILL, *op. cit.* (n. 54), p. 53.

de la roue dans laquelle il se trouvait enlacé. »¹⁵⁹ R. Will s'est d'ailleurs interrogé sur ce choix iconique en se demandant, sans pouvoir trancher, qui du sceau ou de la sculpture avait précédé l'autre¹⁶⁰. Plus tard, en se fondant sur des éléments stylistiques, il a proposé de dater l'exécution du tympan des années 1235-1265¹⁶¹. Cette estimation chronologique laisse le problème entier, et sans doute insoluble, car on ne peut exclure une simple coïncidence dans cet usage de deux représentations similaires à Molsheim. On notera paradoxalement à la fois l'originalité du tympan molshémien, qui est sans équivalent connu, et son inscription dans une série iconographique plus longue qui dépasse le seul horizon local¹⁶².

L'ampleur de la diffusion du culte de saint Georges en Occident s'explique par son invraisemblable légende, qui impressionnait tant les fidèles. Même en gardant l'idée que l'image retenue découlait d'une dévotion envers le martyr très anciennement enracinée dans la communauté, le choix aurait pu porter sur un autre de ses innombrables supplices. Sur la plus ancienne représentation de son martyre, une enluminure du passionnaire de l'abbaye bénédictine de Hirsau des années 1120-1125, on voit d'ailleurs le saint en train d'être écorché par deux bourreaux¹⁶³. Mais Klaus Dorsch a montré dans son étude consacrée à la figuration du martyre de Georges dans l'art occidental, que parmi les scènes de mise à mort, celle de la roue avait rencontré le plus grand succès¹⁶⁴. Or cette iconographie reflète les images mentales véhiculées par les textes¹⁶⁵.

159. Robert WILL, « Un dessin perdu des sculptures de l'ancienne paroissiale Saint-Georges de Molsheim », *ASHAME*, 1983, p. 71. Dans une note de 1851, le chanoine indiquait : « Martyre de Saint Georges (attaché à la roue) entre deux anges. »

160. *Ibid.*, p. 72.

161. R. WILL, *op. cit.* (n. 54), p. 53-55.

162. Sur ces questions d'images en série, cf. Jérôme BASCHET, « Inventivité et sérialité des images médiévales. Pour une approche iconographique élargie », *Annales HSS*, 51, 1996, p. 108-122.

163. Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, Cod. bibl. 2° 57, f. 42v° http://digital.wlb-stuttgart.de/sammlungen/sammlungsliste/werksansicht/?id=6&no_cache=1&tx_dlf%5Bid%5D=1234&tx_dlf%5Bpage%5D=92. Klaus J. DORSCH, *Georg in der abendländischen Kunst unter Einbeziehung von Einzelszenen des Martyriums*, Frankfurt a. M./Bern/New York, 1983, n° 1.

164. *Ibid.*, p. 110-111. Sur les 27 œuvres antérieures à 1300 répertoriées dans son catalogue (p. 273-296), 19 reproduisent la scène.

165. Voir le tableau analytique des scènes présentes dans 20 versions latines et vernaculaires recensées, *ibid.*, p. 104.

On y lit des descriptions plus ou moins détaillées de l'exécution. Les manuscrits carolingiens sont assez sobres : la « version X-lat. » de la légende en latin raconte qu'une fois sa prière achevée, Georges fut enchaîné sur la roue et coupé en dix morceaux avant d'expirer¹⁶⁶. La « version Y-lat. » affirme que l'empereur légendaire Dacien le fit jeter et attacher sur une roue équipée de scies qu'on fit tourner pour le découper en dix morceaux¹⁶⁷. La même scène se retrouve dans le *Georgslied* : le souverain énervé ordonne d'attacher Georges et de l'entraver à une roue, et, jure le poète, « ils le coupèrent en dix morceaux »¹⁶⁸. Dans l'homélie de Berne datée du XI^e siècle, il est précisé que la roue est en bronze et que l'empereur y a fait enfoncer des épées à double tranchant avant d'y jeter le martyr¹⁶⁹. La version d'Einsiedeln (XII^e siècle) ajoute aux détails précédents que Georges serait alors démembré par la rotation de la roue¹⁷⁰. Le poème moyen-allemand composé par Reinbod von Durne vers 1260 évoque quant à lui une roue avec sept épées empoisonnées¹⁷¹. Si le sceau de Molsheim semble reproduire la version la plus simple de l'exécution, peut-être est-ce par réalisme, suite à un rapprochement avec les pratiques judiciaires du temps évoquées plus haut, mais aussi parce qu'au Moyen Âge central, la roue était devenue un attribut du saint dans certaines régions, comme le montrent des sculptures des portails des cathédrales de Chartres

166. « et completa oratione missus est in rotam et manganis constrictus est, et in decem partibus disruptus est et emisit spiritum » (dans HAUBRICHS, *op. cit.* (n. 118), p. 422, § 9).

167. « tunc iussit eum Datianus imperator ligari et iactari super rotam et minari in gyro. Et rota cum serris partivit eum in decem partes » (*ibid.*, p. 479, § 2).

168. « Beghont ezs dher rhike man .fילו harto zhurnnen . / dho hezs er Gorion binten . han en rhad uhinten ; / ce uhare shahen hik ezs hiuu . shie praken inen en cennu » (*ibid.*, p. 372, strophe VI).

169. « igitur sequenti die impius Dacianus iussit eneam afferri rotam, et gladios in ea figi bis acutos, et ei martyrem Georgium super positum ex alto dimitti. » (*ibid.*, p. 506).

170. « precepit eis quibus id artis et scientie erat, rotam eneam afferri et gladios bis acutos in eam figi et martyrem desuper ligari, ut cum rota veloci giratione volveretur martyr membratim discinderetur » (*ibid.*, p. 510). Signalons que l'adaptation versifiée de la légende en anglo-normand (fin XII^e siècle), les roues sont renforcées de fer, mais le procédé est le même (John E. MATZKE, *Les œuvres de Simund de Freine*, Paris, 1909, p. 77-78, v. 503-518).

171. « Der künig gebôt unde bat / daz man in vlæhte in ein rat / in siben lüppigiu swert. » (Carl v. KRAUS, *Der heilige Georg Reinbots von Durne. Nach sämtlichen Handschriften*, Heidelberg, 1907, p. 137, v. 3627-3629, la description du supplice, entrecoupée de discours édifiants, se poursuit sur les vers suivants.

ou de Paris dans la première moitié du XIII^e siècle, ainsi qu'un vitrail de celle de Strasbourg (vers 1270) où le saint chevalier tient un écu arborant une roue à huit rayons¹⁷².

Il y a jusqu'au XIII^e siècle, nous apprend K. Dorsch, deux grands types de représentations de cette torture. La première est directement issue des manuscrits byzantins du IX^e siècle postérieurs à la crise iconoclaste : le supplicié est attaché sur la jante d'une roue ordinaire, ou parfois d'un cylindre, hérissée soit de pointes soit d'épées qui lui transpercent le corps¹⁷³. On retrouve cette image vers 1130 dans le martyrologe de l'abbaye clunisienne de Zwiefalten (fondée près de Reutlingen, dans le Jura souabe, par des moines de Hirsau)¹⁷⁴. C'est là le seul cas recensé par K. Dorsch dans l'espace germanique, cette version ayant eu moins de succès en Occident qu'en Orient¹⁷⁵. En dépit de sa roue de forme ordinaire, le sceau de Molsheim ne s'inscrit pas dans cette veine.

Le deuxième type iconographique, le plus en vogue aux XII^e et XIII^e siècles, remplace les rayons par des épées ou ajoute des lames entre eux (comme déjà dans le manuscrit de Zwiefalten), ce qui a pour conséquence

172. K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), p. 111 (avant que le dragon ne la remplace après le XIII^e siècle) ; Esther DEHOIX, « Représenter le martyre. Images de saint Georges et de saint Maurice dans le *regnum Francorum* (IX^e-XIII^e siècle) », in Lydie BODIOL, Véronique MEHL et Myriam SORIA, dir., *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2011, p. 134, fig. 1 (Chartres, 1200-1225) et fig. 3 (Paris, 1260). Sur le vitrail strasbourgeois, Georges figure aux côtés d'autres saints guerriers : Maurice, Sébastien et Démétrius (Michel HEROLD et Françoise GATOUILLAT, éd., *Les vitraux de Lorraine et d'Alsace*, Paris, 1994, p. 204-205, baie 203).

173. K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), p. 111-113. Aux manuscrits qu'il mentionne des IX^e (Moscou, Musée historique, Psautier Chludoff, gr. 129, f. 44^v) et XI^e siècles (Londres, British Library, Theodore Psalter, add. 19352, f. 55), il convient d'ajouter deux codex du XII^e siècle conservés à la Vaticane : Rome, Bibl. Vaticane, Barb. Gr. 372, f. 77^r, http://digi.vatlib.it/view/MSS_Barb.gr.372 et Barb. Gr. 1927, f. 77^r, http://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.1927.

174. Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, Cod. Hist. fol. 415, f. 34^r, http://digital.wlb-stuttgart.de/sammlungen/sammlungsliste/werksansicht/?id=6&no_cache=1&tx_dlf%5Bid%5D=5438&tx_dlf%5Bpage%5D=73 ; K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), n° 2.

175. K. Dorsch mentionne une sculpture chartraine de 1230 environ et une enluminure de Vérone de la fin du XIII^e siècle (*ibid.*, n° 10 et n° 23). On peut y ajouter le livre de chapitre de l'abbaye cistercienne Notre-Dame des Prés à Douai, diocèse d'Arras (http://bvmm.irht.cnrs.fr/consult/consult.php?VUE_ID=1410605 Valenciennes, BM, ms. 838, f. 78^v), dont la datation habituelle de la fin XIII^e siècle doit être décalée aux années 1310 (Gaëlle LACHAMBRE-CORDIER, « Les moniales de Notre-Dame des Prés de Douai à travers un martyrologe gothique : le manuscrit 838 de la Bibliothèque municipale de Valenciennes », in Bernadette BARRIERE et Marie-Élisabeth HENNEAU, dir., *Cîteaux et les femmes*, Paris, 2001, p. 252-255).

que le corps du martyr est placé dans ou sur la roue¹⁷⁶. Les exemples les plus anciens montrent le saint dans une posture hiératique¹⁷⁷. À partir du dernier tiers du XII^e siècle, son corps est entrelacé dans les rayons et arqué de sorte qu'il suit la courbure de la roue. Le premier exemple connu avait échappé à K. Dorsch, ce qui nous amène à revoir à la hausse d'une bonne génération sa datation de cette variante¹⁷⁸. Peinte par le clerc Rufilus et son maître entre 1170 et 1200¹⁷⁹, l'enluminure s'inscrit dans un D initial du passionnaire de l'abbaye prémontrée nouvellement fondée de Saint-Pierre de Weissenau, au sud de Ravensburg (figure 7)¹⁸⁰. Dans une roue dont les six rayons ont été remplacés par des épées, le saint nimbé et imberbe, le corps nu et sans lien, est exactement dans la même position que sur le sceau de Molsheim en 1263. De toutes les images que nous avons pu voir, c'en est la plus proche – épées et nimbe mis à part. Des scènes semblables, à quelques nuances près, ont été peintes dans le *Graduel de Weingarten* (abbaye au nord de Ravensburg), composé dans les années 1215-1235, et dans le psautier de l'abbaye bénédictine Saint-Blaise en Forêt-Noire (vers 1235) où le saint nu, chauve et barbu, est complètement contorsionné dans les dix rayons de la roue et a le visage tourné vers le moyeu¹⁸¹. On notera la proximité géographique entre ces établissements du diocèse de Constance. En outre, une représentation se trouve dans le *Psautier de Bonmont* vers 1260, comme l'a signalé R. Will¹⁸². Ce

176. K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), p. 114-120.

177. À Zwiefalten, à Hardham (c. 1135) en Angleterre et surtout à Chartres, tant sur les vitraux (c. 1210-1215) que dans la sculpture vers 1230 (*ibid.*, n° 2, 3, 7, 8, 10). Le n° 7 se trouve sur la baie 133 de la cathédrale de Chartres (*Les vitraux du Centre et des pays de la Loire*, Paris, 1981, p. 41).

178. Les années 1215-1235 selon K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), p. 116-117.

179. Solange MICHON, *Le grand passionnaire enluminé de Weissenau et son scriptorium autour de 1200*, Genève, 1990, p. 134-135. Deux autres manuscrits enluminés par Rufilus sont connus.

180. Cologny, Fondation Martin Bodmer, Cod. Bodmer 127, f. 78r°, <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/fmb/cb-0127/48r/0/Sequence-865>.

181. K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), p. 116-117 et n° 9 (Vienne, Kunsthistorisches Museum, Inv. 4981, f. 33v° [nous n'avons pu voir l'image]) et n° 11 (collection privée, photographie dans Harry BOBER, *The St. Blasien Psalter*, New York, 1963, pl. IX).

182. Besançon, BM, ms. 54, f. 20v° http://bvmm.irht.cnrs.fr/consult/consult.php?VUE_ID=1253836, K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), n° 20. Les deux anges entourant la scène se retrouvaient sur le tympan de l'ancienne église Saint-Georges de Molsheim (R. WILL, *op. cit.* (n. 54), p. 54).

manuscrit est cistercien mais la localisation de son atelier de production reste débattue entre partisans d'une origine dans les diocèses de Constance ou de Bâle¹⁸³.

Ignorée des historiens de l'art qui se sont intéressés à la figuration du martyre de saint Georges, l'image du sceau de la ville de Molsheim s'inscrit dans une tradition régionale qui trouve son point de départ autour du lac de Constance au début du XII^e siècle, là même où deux siècles plus tôt, le culte du saint avait pris son envol pour se répandre dans le sud du royaume de Germanie¹⁸⁴. On en trouvera encore de belles représentations par la suite, ainsi vers 1480 dans la rose de fenestration sculptée de l'église du chapitre Saint-Georges de Tübingen¹⁸⁵. Cette spécificité régionale mérite d'être mise en avant : Esther Dehoux a en effet montré que dans le royaume de France, le martyre de Georges, saint dont le profil guerrier a attiré aux XI^e et XII^e siècles les faveurs de la noblesse, n'est guère représenté avant le XIII^e siècle, et encore ces rares images sont-elles localisées uniquement à Chartres et à Paris¹⁸⁶.

183. Voir Christoph EGGENBERGER, « Psalterium eines Cistercienser-Klosters der Baseler Diözese um 1260. Besançon, Bibliothèque municipale, Ms. 54 », *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 110, 2010, p. 37-38 et Ann BARBARA, « Zisterzienermystik im « Bonmont-Psalter » : Ms. 54 der Bibliothek Municipal von Besançon », *Art + architecture en Suisse*, 51/3, 2000, p. 21-22.

184. Cet ancrage plus ou moins régional de l'iconographie sigillaire se retrouve ailleurs. Ainsi, l'image du sceau de 1231/1238 de Mühlhausen s'inscrit dans une figuration du pouvoir royal en vogue en Thuringe et en Hesse aux XII^e-XIII^e siècle, l'image de celui de Spire en 1231 reprend l'enluminure d'un codex de 1046 (M. SPÄTH, *op. cit.* (n. 45), respectivement p. 150-152 et 156-157), le sceau de Haguenau comprend les mêmes éléments que celui de Boppard (Rhénanie-Palatinat) de 1216 (L. BUCHHOLZER-REMY, *op. cit.* (n. 48), p. 222-223).

185. https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sankt_Georg_als_Ger%C3%A4dterter.jpg?uselang=de, K. DORSCH, *op. cit.* (n. 163), n° 75, signalée par R. WILL, *op. cit.* (n. 159), p. 72. — Sur le Märtyrerfenster de la nef de la cathédrale de Fribourg-en-Brigau, on voit saint Georges la tête en bas, en train d'être attaché par un homme (côté gauche) à une roue à huit rayons, tandis qu'un autre homme lui tient sa jambe libre et appuie un pied sur son menton. Si l'ensemble des verrières est des années 1270-1280, ce médaillon est une nouvelle création d'un restaurateur (Fritz GEIGES, *Der mittelalterliche Fensterschmuck des Freiburger Münsters : seine Geschichte, die Ursachen seines Zerfalles und die Massnahmen zu seiner Wiederherstellung ; zugleich ein Beitrag zur Geschichte des Baues selbst*, Freiburg i. Br., 1931, p. 42, fig. 108 ; Heike MITTMANN, *Die Glasfenster des Freiburger Münsters*, Regensburg, 2005, p. 32-33).

186. E. DEHOUX, *op. cit.* (n. 172), p. 128-131.

Figure 7 : Passionaire de Saint-Pierre de Weissenau (1170-1200). Cf. n. 180.

Le choix d'un symbole par la communauté des bourgeois

Un sceau de ville est porteur de sens : il reflète une certaine image derrière laquelle une communauté pouvait se retrouver tout en affichant ce même symbole vis-à-vis de l'extérieur, c'est-à-dire d'autres institutions et pouvoirs à l'instar de la ville de Strasbourg en 1263. Il a par conséquent une forte valeur identitaire¹⁸⁷. C'est sur cet aspect que nous clorons cette enquête, en nous demandant en quoi les bourgeois de Molsheim ont pu se reconnaître dans ce signe.

187. Cf. Brigitte BEDOS-REZAK, « Du modèle à l'image : les signes de l'identité urbaine au Moyen Âge », in Marc BOONE, Élodie LECUPPRE-DESJARDIN et Jean-Pierre SOSSON, dir., *Le verbe, l'image et les représentations de la société au Moyen Âge*, Anvers, 2002, p. 204-205.

Un sceau hagiographique

La tradition qui reconnaissait saint Georges sur le sceau urbain s'est avérée fondée. Molsheim fait donc partie de ce tiers des 206 villes et villages bas-rhinois dont le sceau arbore leur saint patron¹⁸⁸. En d'autres termes, nous avons affaire ici à un sceau hagiographique ou *Heiligensiegel*, pour reprendre la typologie établie par Toni Diederich¹⁸⁹. Dans l'aire germanique, ces sceaux sont généralement présents dans les villes où une institution religieuse (cathédrale, chapitre ou abbaye) était dominante, si bien que le patron de l'établissement était aussi celui de la communauté laïque¹⁹⁰. Dans des villes plus petites, ils renvoient simplement au patron paroissial, comme ce fut le cas par exemple à Molsheim, Mutzig ou Obernai¹⁹¹. Selon Manfred Groten, le saint remplissait ainsi une fonction de protection des bourgeois pour finalement, en retour, manifester la capacité juridique de cette même communauté¹⁹². Se placer sous la protection d'un martyr plutôt que d'un guerrier ne doit pas passer pour un signe de faiblesse. Au contraire ! Les palmes du martyr avaient ouvert à Georges les portes du paradis : sa *virtus*, sa force véritable, était donc là, bien plus que dans un équipement chevaleresque avec lequel les bourgeois auraient sans doute eu un certain mal à s'identifier. Ainsi, si la représentation sigillaire du supplice de Georges ne se rencontre à notre connaissance

188. Georges BISCHOFF, « La mode du sceau dans les régions du Rhin supérieur à la fin du XV^e siècle. Autour de Martin Schongauer », *L'empreinte. Sceaux et Springerle, la gazette des Musées de La Petite Pierre*, 5, 2016, p. 15. On pourra noter, faute d'équivalent pour le monde germanique que sur 434 villes de la France actuelle, 84, soit 19,3 % affichent un thème religieux (Christian DE MÉRINDOL, « Iconographie du sceau de ville en France à l'époque médiévale et religion civique », in André VAUCHEZ, dir., *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (chrétienté et islam). Actes du colloque de Nanterre, 21-23 juin 1993*, Rome, 1995, p. 417). Molsheim n'ayant pas été compté dans cette catégorie, il y a en fait 85 sceaux (19,6 %) avec un thème religieux.

189. Toni DIEDERICH, *Rheinische Städtiesel*, Neuss, 1984, p. 98-100. Il s'agit d'un des neuf types de sceaux urbains, les autres étant : un bâtiment avec le saint, un bâtiment seul, un portrait de la ville, un symbole, un évènement, un métier, le fondateur/seigneur de la ville et des armoiries. Dans la typologie générale des sceaux, le sceau hagiographique correspond à la catégorie D.19 (T. DIEDERICH, *op. cit.* (n. 2), p. 55).

190. A. DIRMEIER, *op. cit.* (n. 92), p. 199-202.

191. Autres exemples du sud de l'Allemagne dans W. SCHÖNTAG, *op. cit.* (n. 17), p. 41-42.

192. M. GROTEN, *op. cit.* (n. 60), notamment p. 134-135.

qu'à Molsheim¹⁹³, d'autres villes, d'ailleurs également situées en terre d'Empire, ont fait figurer une scène de martyr sur un de leur sceau, tels Toul, Metz et Sarrebourg avec la lapidation de saint Étienne¹⁹⁴.

En Allemagne médiévale, le sceau hagiographique est plutôt caractéristique de la phase pré-communale d'une ville. Même si on ne peut généraliser, il est souvent arrivé que par la suite, comme à Ratisbonne vers 1250 ou à Ingolstadt en 1347, le saint (respectivement Pierre et Maurice) ait fait place à des éléments civils sur le nouveau type (le vieux pont dans le premier cas, des armoiries dans le second)¹⁹⁵. À Molsheim, on a conservé ce motif ancien provenant des décennies entourant la fondation de la ville. Cette préservation a pu être liée aux circonstances : tant que la matrice fut en bon état, on utilisa sans doute le type I, puis quand il fallut en changer vers 1350-1360, l'attachement identitaire était peut-être devenu tel qu'on voulut garder l'image. Au-delà de ces raisons pragmatiques et économiques (car graver une nouvelle matrice représentait un coût), il n'est pas impossible qu'il y ait eu derrière ce conservatisme iconique une dimension symbolique secondaire qui nous amène à tenter de pénétrer certains aspects des mentalités médiévales.

Une image ambivalente ?

Pour l'abbé Grandidier, qui baignait dans la culture latine cléricale de la fin de l'Ancien régime, faire dériver le *mol-* de Molsheim du latin *mola* (meule, moulin) allait de soi¹⁹⁶. L'idée a également pu germer chez ses devanciers du XIII^e siècle. Car si de simples bourgeois auraient sans doute eu des difficultés à effectuer un tel rapprochement, l'élite locale, celle-là même à qui revenait la décision de faire graver le sceau, baignait dans le latin ecclésiastique ; à commencer évidemment par le clergé. Nous venons de voir que bien que représentant une communauté laïque, l'image provient de la haute culture lettrée monastique du Moyen Âge

193. Vers 1090, le sceau du doyen du chapitre Saint-Georges de Bamberg figure le buste du saint tenant la palme du martyr (W. HAUBRICH, *op. cit.* (n. 118), fig. 14).

194. Chr. DE MÉRINDOL, *op. cit.* (n. 188), p. 420.

195. A. DIRMEIER, *op. cit.* (n. 92), p. 201-202 : à Ingolstadt on connaît une étape intermédiaire car le sceau au saint de 1291 fait place en 1314 à une image du saint accompagné des armes du seigneur de la ville, puis en 1347 au seul lion de ces armoiries.

196. Philippe André GRANDIDIER, *Œuvres historiques inédites*, t. VI, Colmar, 1867, p. 70.

central. La roue du sceau (et celle du tympan de l'église?) pourrait à la fois représenter la scène du martyre de Georges et évoquer le nom de la ville. En effet, depuis le XII^e siècle, on enseignait dans les écoles une lecture des Écritures à plusieurs niveaux¹⁹⁷. Ce jeu dans l'interprétation n'était pas propre à l'exégèse scolastique. Il est fréquent dans les images médiévales qui présentent souvent une certaine ambiguïté (on ne peut déterminer clairement le sens à leur donner) ou une ambivalence (elles superposent deux sens)¹⁹⁸. Cet entre-deux est caractéristique des mentalités antérieures à la modernité¹⁹⁹.

Une telle ambivalence a-t-elle été souhaitée pour l'image du type I? La roue, d'ailleurs dépourvue d'épée pour découper le saint, n'est pas sans rappeler celles trouvées depuis quelques années dans les fouilles archéologiques de moulins à eau médiévaux²⁰⁰. Les roues de supplice du XIII^e siècle s'apparentaient-elles à celles de ces récentes découvertes²⁰¹? La question reste à creuser. On notera en tout cas que vers 1700, le *Grand Armorial de France* expose une roue de moulin comme meuble de l'écu de la ville – lequel n'est rien d'autre qu'une transposition du sceau²⁰². Si la ressemblance était également perçue au XIII^e siècle, l'ambivalence de l'image reposerait sur une autre, celle des mots, autour de l'étymologie

197. Henri DE LUBAC, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'écriture*, Paris, 1959-1964 (4 tomes).

198. J. BASCHET, *op. cit.* (n. 162), p. 102-104 et Jean-Claude BONNE, « Entre ambiguïté et ambivalence. Problématique de la sculpture romane », *La part de l'œil*, 8, 1992, p. 147-164.

199. Cette mentalité pré-moderne est pointée par Michel FOUCAULT, « Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines », in *Idem*, Œuvres, t. I, Paris, 2015 (1^{ère} éd. : 1964), p. 1061-1070.

200. Voir la portion de roue à huit rayons du X^e siècle de Notre-Dame-du-Marillais (Maine-et-Loire) dans Gilles ROLLIER, « Implantation monastique et aménagements de cours d'eau. Étude relancée par l'approche archéologique », *Archéopages*, 23, 2008, p. 46, ill. 6) et le bout de jante d'une roue à quatre rayons de 2,30 m de diamètre datant des années 1160-1170 et trouvée dans le Doubs, dans *Idem*, « Les moulins hydrauliques médiévaux de Thervay », *ibid.*, p. 49, ill. 2.

201. La roue du type I est identique à la « roue de la fortune » de l'*Hortus deliciarum*, mais diffère de celle du moulin hydraulique avec ses quatre branches doubles et ses baquets (*Hortus deliciarum. Herrad of Hohenbourg*, 2, *Reconstruction*, Rosalie GREEN, dir., London/Leyde, 1979, p. 351 (fol. 215r), pl. 123 et p. 183 (fol. 112r), pl. 69).

202. Paris, BnF, ms français 32228, p. 692 ; A. DE BARTHÉLÉMY, éd., *Armorial de la généralité d'Alsace : recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV*, Paris, 1861, p. 22, n° 213 : « d'azur à une roue de moulin d'or aux raies ou branches de laquelle est attaché et entrelacé un homme nu de carnation ».

du toponyme. Les médiévaux étaient sensibles à ces rapprochements. On connaît bien des sceaux « parlants » : celui d'Arras représentait des « rats » sur les murs de la ville, celui d'Emmerich am Rhein (près de Clèves) un seau (*Eimer*), celui de Wesel (Ruhr) une belette (*Wiesel*), ou celui de Munich une tête de moine (*Mönch*) en 1239²⁰³. Les Molsheimiens du Moyen Âge se retrouvèrent peut-être d'autant mieux dans leur sceau, qu'un jeu de mots plus ou moins approximatif sur *mola* ou *Mühle* avait cours.

416

Quoi qu'il en ait été, l'image du sceau convenait à la communauté des bourgeois du milieu du XIII^e siècle. Indubitablement, elle s'y reconnaissait. Le type I avait de surcroît un autre avantage dans un monde où la maîtrise de la lecture et de l'écriture – ce qu'on appelle désormais les compétences en littéracie²⁰⁴ – étaient assez peu partagées, c'est qu'il était identifiable très facilement et sans équivoque. Contrairement à son contemporain le sceau de Mutzig, où l'orfèvre avait dû ajouter maladroitement le nom de saint Maurice pour que le cavalier à la tête nimbée ne passât pas pour un autre saint guerrier (à commencer sans doute par une possible confusion avec saint Georges)²⁰⁵, le sceau au martyr roué de Molsheim était dépourvu d'ambiguïté. Il devait se remarquer au premier coup d'œil dans le paysage sigillaire alsacien de l'époque. En cela, il remplissait parfaitement la fonction à la fois identitaire et d'identification de la ville qui était la sienne²⁰⁶.

203. M. GROTEN, *op. cit.* (n. 60), p. 145 ; A. DIRMEIER, *op. cit.* (n. 92), p. 203 (pour Munich).

204. Sur cette terminologie, je me permets de renvoyer au *Vocabulaire pour l'étude des scripturalités médiévales* (VOCES) lancé en 2015 : <http://ea3400.unistra.fr/bases-de-donnees/voces-vocabulaire-pour-letude-des-scripturalites-medievals/base-voces/>.

205. Cf. *supra*, n. 107. Les représentations de saint Maurice comme martyr sont tardives (pas avant le XIII^e siècle) et plus rares encore que celles de Georges en France (E. DEHOUX, *op. cit.* (n. 172), p. 130).

206. Cette volonté de distinction entre types sigillaires est attestée dès la fin du XI^e siècle, où le comte de Flandre introduisit le sceau équestre à l'épée pour se démarquer du sceau équestre à la lance dont la mode avait été lancée par son voisin et rival le duc de Normandie (Jean-François NIEUS, « *Cum signo auctoritatis et excellentie mee sigillo*. Sceaux et identité symbolique des comtes de Flandre à la fin du XI^e siècle », *Cahiers de civilisation médiévale*, 58, 2015, p. 57-59).

Conclusion

L'image sigillaire du martyre de saint Georges sur la roue est sans équivalent connu. Ce choix iconographique original est attribuable aux bourgeois de Molsheim à un moment, le milieu du XIII^e siècle, où leur communauté fraîchement reconnue devait souhaiter se distinguer de ses semblables du sud-ouest de l'Empire. On était en effet alors en pleine période d'efflorescence des sceaux de ville dans l'Europe urbanisée. Cette figure particulière n'est sans doute pas pour rien dans la longévité pluriséculaire d'un signe que l'écu actuel de la ville a d'ailleurs conservé, lui conférant, en ce début de XXI^e siècle, une valeur de logo²⁰⁷. Si depuis presque huit siècles le signifiant n'a pas changé (hormis par quelques modernisations stylistiques), ce n'est pas tout à fait le cas du signifié. À l'origine, l'image du *Mégalomartyr* Georges avait une valeur quasi apotropaïque, celle d'assurer la protection de paroissiens qui entretenaient un lien ancien et profond avec leur saint patron, tout en honorant ce dernier. Au fil du temps, cette représentation initiale née de l'agrégation d'éléments tirés de récits hagiographiques et de l'iconographie savante des XII^e-XIII^e siècles, s'est muée en une simple image de l'institution communale.

L'étude de cas menée ici autour du sceau de Molsheim a montré la complexité que pouvait revêtir la construction d'un tel symbole identitaire, à la croisée de la diffusion du culte d'un saint, du développement des institutions urbaines et des mentalités médiévales. Elle nous a entraînés plus loin que nous ne nous y attendions initialement, nous amenant à recourir à une variété d'approches allant de l'épigraphie à l'histoire de l'art et à la littérature hagiographique latine et vernaculaire, en passant par l'histoire des anciennes formes de torture. La sigillographie dans ses renouvellements actuels s'avère être un terrain propice aux démarches interdisciplinaires — bien au-delà sans nul doute de ce qu'aurait pu concevoir le P^r Halambique ! Il est du coup à espérer que les futurs travaux en ce domaine permettront de broser un tableau aussi complet et systématique que possible du paysage sigillaire de l'Alsace médiévale²⁰⁸.

207. *L'armorial des communes du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1995, p. 34.

208. On pourra notamment s'appuyer sur le panorama des ressources sigillaires de la région donné par Daniel KELLER, *Le sceau, empreinte de l'Histoire. Sigillographes et sigillographie en Alsace*, Strasbourg, 2017, p. 101-124.

Résumé

Le martyr de saint Georges sur la roue : le sceau médiéval de Molsheim mis en perspective

L'intérêt scientifique pour la sigillographie a été ravivé ces dernières décennies par un nouveau questionnaire, à la croisée de l'histoire culturelle et de l'histoire de l'art, et par le développement de bases de données informatiques. C'est dans ces renouvellements qu'entend s'inscrire l'étude des sceaux médiévaux de la ville de Molsheim. La constitution d'un corpus de 90 empreintes a permis de repérer cinq types successifs (deux à l'époque médiévale, trois à l'époque moderne) qui, de matrice en matrice, reprennent la même image d'un homme roué. L'apparition du sceau au milieu du XIII^e siècle s'inscrit dans le contexte régional d'une efflorescence sigillaire parmi les communautés urbaines, notamment celles de taille moyenne comme Molsheim, qui a contribué à leur affirmation politique. Ainsi s'explique sans doute ici la conservation sur la durée de cette image représentant de manière réaliste une scène du martyr de saint Georges. Irrégulier dans la région au Moyen Âge, le culte de ce saint connaissait un ancrage local profond : l'ancienne église romane de Molsheim, dont le tympan figurait la même scène, lui était en effet dédiée. Ce sceau est l'héritier d'une iconographie savante qui s'est diffusée autour du diocèse de Constance au Moyen Âge central. Pour les bourgeois de Molsheim, faire le choix de l'image du martyr et non du saint chevalier revêtait certainement aussi une fonction apotropaïque, les vertus de Georges étant censées protéger la communauté. Celle-ci se reconnaissait tellement bien dans ce symbole sigillaire sans équivalent connu qu'on peut s'interroger sur son caractère ambivalent, renvoyant tout à la fois au saint, et par, la présence de la roue, à un possible jeu de mot étymologique sur Molsheim et mola (moulin). Révélatrice de certains ressorts des identités urbaines médiévales, cette étude de cas en appelle d'autres afin de reconstituer le paysage sigillaire urbain du Rhin supérieur médiéval.

Zusammenfassung

Das Martyrium des Heiligen Georg auf dem Rad: Darstellung des mittelalterlichen Siegels der Stadt Molsheim

Das wissenschaftliche Interesse an der Siegelkunde hat in den letzten Jahrzehnten einen Aufschwung erlebt, dank eines sich an der Schnittstelle zwischen Kultur- und Kunstgeschichte befindenden Fragebogens und dank der Entwicklung von elektronischen Datenbanken. Unsere Studie versteht sich als Teil dieser Erneuerungsbewegung. Die Zusammenstellung einer Sammlung von 90 Abdrücken hat es ermöglicht fünf aufeinander folgende Typen zu definieren (2 aus dem Mittelalter, 3 aus der Neuzeit) die, von Stempel zu Stempel, das gleiche Bild eines Geräderten wiederverwenden. Die Mitte des 13. Jhdt. erlebt, als Zeichen ihrer politischen Präsenz, eine Blüte der Siegelanwendung bei den städtischen Gemeinden mittlerer Größe wie Molsheim. Dies erklärt vielleicht auch warum das realistische Bild des Martyriums des Heiligen Georg sich auf die Dauer erhalten hat. Der Kult dieses Heiligen, in der Gegend im Mittelalter eher weniger vertreten, war in Molsheim tief verankert: die ehemalige romanische Kirche, in deren Tympanon diese Szene dargestellt war, war dem Heiligen geweiht. Man kann dieses Siegel als Erbe einer Ikonographie betrachten, die sich im Raum der Diözese Konstanz in der Mitte des Mittelalters ausbreitete. Die Wahl des Bildes des Märtyrers und nicht des heiligen Ritters, war für die Bürger von Molsheim ein Ausdruck von Abwehr, sollten doch die Tugenden des Heiligen die Gemeinschaft schützen. Letztere identifizierte sich so stark mit diesem Siegelbild, das keine Entsprechung kennt, dass man sich über seinen zweideutigen Charakter, der sowohl auf den Heiligen als auch, durch die Anwesenheit des Rades, auf ein mögliches etymologisches Wortspiel Molsheim und mola (Mühle) hinweist, wundern darf. Diese Studie, die einige Wesenszüge der mittelalterlichen städtischen Identitäten aufzeigt, fordert zu weiteren Studien auf, die die Landschaft der städtischen Siegelbilder am mittelalterlichen Oberrhein neu darstellen könnten.

Summary

The torture on the wheel of St George: the medieval seal of Molsheim placed in perspective

The scientific interest for sigillography has been revived over the last decade by new questions concerning mainly the history of culture and art and the development of software databases. This is precisely the framework for the study of the medieval seals of Molsheim. A corpus of 90 prints could be classified into five chronological types (two medieval and three modern ones) with, permanently, the same picture of a man on the wheel. The first mid-13th century seal is one of the numerous regional instances of flourishing sigillography in, mainly, middle-sized towns like Molsheim, as a contribution to their political legitimacy. This is probably why the same realistic picture of the martyrdom of St George was to be found constantly. The worship of St George, although uncommon in the surrounding area, was locally extremely popular, e.g. on the tympanum of the romanesque church of Molsheim bore the same sculpted scene. This seal is related to the presence of the scholarly iconographic tradition in the diocese of Constance at the heart of the Middle Ages. The Molsheim burghers' choice of the image of martyrdom, rather than that of the holy knight certainly played a protective role for the community with the help of St George's proven virtues. The population was so familiar with this, so far, unrivalled symbol that one can reflect upon its ambivalent character: did it both hint at the holy man and, with the wheel, at a possible pun (Molsheim and mola = mill wheel)? This study offers an insight into medieval urban features and, as such, deserves to be completed by further ones, so as to develop a true portrait of this Middle Ages world of seals in the towns and cities of the upper Rhine valley.